ATTENTION : PRENOMS

Histoire de : faut faire gaffe quand on intitule le petit, des fois qu'après on regrette et que ça vous mène vers des territoires impossibles à envisager.

2013

Claude Cordier

© Claude Cordier 2013

Attention : prénoms.

Histoire de : faut faire gaffe quand on intitule le petit, des fois qu'après on regrette et que ça vous mène vers des territoires impossibles à envisager.

Les uns

Mathieu

Mathieu Brisbille a sept ans depuis trois semaines. C'est un gentil garçon, aimable avec les voisins, poli avec sa grand mère, obéissant envers ses parents, enfin c'est ce qu'ils croient, et Mathieu ne les détrompe pas, car ce sont de grands anxieux qui ont sans cesse besoin d'être rassurés. Ca Mathieu le sait. On lui a dit et redit, surtout sa grand mère Edwige qui a longtemps à la fois milité dans les rangs féministes du groupe Psychanalyse et politique dans les années soixante dix et suivi à la lettre les préceptes du docteur Dolto en fréquentant la Maison verte en bénévole. Comme c'est elle qui gardait Mathieu quand il était souffrant et manquait l'école, elle a eu de longues heures pour lui seriner les mêmes préceptes et principes que doit entendre un bon fils.

Mathieu, pour son anniversaire il y a trois semaines, n'a pas souhaité une panoplie de GI Joe ou une auto totocommandée, non, il a voulu adopter un raton. M. et Mme Brisbille ont fait de drôles d'yeux ronds en entendant sa demande, mais n'ont rien dit. M. Brisbille, élevé par la militante Edwige, se doit d'être un homme tolérant et Mme Brisbille, déléguée FCPE et sympathisante écologiste ne peut officiellement avoir quoi que ce soit contre les rats. Elle a bien objecté que ce pauvre petit rongeur serait bien malheureux en cage, mais Mathieu a lui rétorqué que de toutes façons, en cage il l'était déjà, puisqu'il irait le choisir dans une

© Claude Cordier - 2013

animalerie du quai de la Megisserie où, c'est bien connu, les animaux sont tassés, mal nourris et stressés. L'existence du rat dans la famille Brisbille devrait être en tous points préférable à la promiscuité des cages du marchand. D'autant, que Pitipou le chat vieux de 17 ans est quasi impotent, plus par paresse et défaitisme que par handicap et ne voit ni n'entend plus très bien. Le raton ne sera pas en danger même si Mathieu le laisse vaquer dans l'appartement, car pour la grand mère il est hors de question de lui passer un collier ou une laisse.

Lors donc, Madame Brisbille un samedi accompagna son fils sur les quais et Mathieu choisit rapidement un rat mâle, de quelques mois, au pelage noir et blanc, à la queue couleur ficelle et au nez rose. Il le choisit car l'animal se dressa sur ses pattes arrières quand Mathieu s'approcha de la cage où dormaient entassés comme des bûches une vingtaine de congénères pas intéressés.

Mathieu présenta Bobily le rat à Pitipou le chat qui n'en dit mais et se retourna vers le mur après l'avoir discrètement senti du bout du museau.

Bobily fut installé dans une cage relativement spacieuse pour ses débuts de rat cloîtré, on ajouta un biberon d'eau suspendu, une maisonnette en forme d'igloo et de la paille à l'odeur de miel et il fut nourri à l'identique du reste de la maisonnée en évitant bien évidemment, les sucreries, le chocolat et trop de graisse. En fait, il mangeait comme Mme Brisbille qui se surveille.

Monsieur et Madame Brisbille se demandèrent s'ils n'auraient pas mieux fait de lui acheter un Furby parlant et électronique à la place, le jour où ils découvrirent Mathieu assis à la table de la cuisine en train de grignoter les restes de Bobily. Ils ne surent quoi dire quand ils comprirent que leur fils bien aimé avait introduit le raton vivant dans le four à micro ondes, avait mis en marche à 1000 watts, le nombre de

© Claude Cordier - 2013

secondes leur importait peu, l'état de saleté du four en disait plus long que toutes les données scientifiques.

Mais pourquoi ? Pourquoi leur fils avait-il commis cet acte monstrueux ? Et pourquoi le manger ? Et comment accepter ses explications : Il était tout mouillé, il l'avait lavé parce qu'il sentait trop le pipi, il ne savait pas qu'il n'aimerait pas le micro onde, il avait hésité devant le sèche linge électrique et avait choisi le micro onde parce qu'il ne tournait pas, il avait été très surpris de l'odeur et du fait que le petit corps avait quasiment explosé comme une baudruche, après avoir beaucoup tempêté puis pleuré, il avait décidé de manger les restes pour ne pas devoir les jeter à la poubelle, par affection en somme. « Certains aborigènes n'hésitent pas à faire de même avec leurs semblables, par compassion ou empathie» compléta Edwige qui n'en loupait pas une.

Madame Brisbille se retira prestement pour aller vomir son pot au feu aux toilettes, son mari resta blême et atterré face à la table de la cuisine et à Mathieu qui continuait sa mastication avec une application certaine.

Pitipou entra la queue en point d'interrogation attiré par le fumet, puis retourna se coucher constatant que personne ne lui donnerait d'explication convenable.

Bobily n'avait probablement pas souffert, sa vie avait été simplement écourtée, d'ordinaire un rat vit deux ans en captivité, mais on peut songer que sa future réincarnation lui sera profitable n'ayant pas eu le temps de pêcher en aucune sorte.

Mathieu, qui malgré l'éducation scientifique que lui donnèrent ses aînés se révélait mystique, demanda que l'on fasse une prière devant les petits os, la prière disait ceci :

« Prions pour l'âme de Bobily, mort prématurément par accident non prémédité et tout à fait involontaire, prions pour qu'elle migre

© Claude Cordier - 2013

joyeusement vers un petit corps approprié et que sa vie future soit longue et heureuse. »

Les trois adultes répétèrent les paroles de l'enfant en se regardant mutuellement avec un drôle d'air.

Le mois suivant, Mathieu Brisbille réclama un autre animal pour lui tenir compagnie, il avait pensé à un iguane, mais on le lui refusa tout net, le furet aussi, on lui conseilla le poulet avec comme démarrage obligatoire le poussin qui est si joli. La pensée profonde des parents Brisbille était qu'un poulet, certes aimé, pouvait supporter la cuisson au micro onde et se révéler consommable. Comme ils ne savaient pas jusqu'où irait la dinguerie de leur fils bien aimé, ils paraient le coup.

Mathieu n'y vit que du feu et fut fort content d'avoir un poussin comme compagnon temporaire, très temporaire.

Sabine

On l'avait appelée Sabine à cause de l'enlèvement du même nom. Dès le huitième mois de grossesse, elle se présentait mal, on diagnostiquait l'obligation de césarienne, et cela fit hurler le médecin traitant et la famille elle même, tant il est important dans nos contrées que la femme enfante dans la douleur mais par les voies naturelles, que diable !

Sabine depuis le septième mois de grossesse avait décidé qu'elle serait bien, positionnée ainsi en travers, le dos vers le haut, comme la montagne, et les extrémités des membres vers le bas.

Quand le « travail » s'annonça, la mère de Sabine se rendit à l'hôpital en compagnie de son époux, tous, les internes, les médecins, les sages femmes, tentèrent de redresser le bébé, ils passaient là, mettaient la main, tiraient, poussaient, rien n'y faisait, les petites extrémités de

© Claude Cordier - 2013

membres perçaient par le col, mais il était impossible de redresser le corps entier pour qu'il se présente comme un plongeur.

Le père de Sabine avait beau répéter à sa mère de bien respirer, de faire le chien et toutes ces choses idiotes que les pères s'obligent à pratiquer par solidarité avec la porteuse, pour ne pas être pris de crise de colite aiguë, ni de ballonnements, ni de perte de conscience, ce qui serait franchement ridicule.

Sabine avait décidé de ne pas plonger la tête la première et elle récolta un enlèvement de type césarienne, avec la grosse coupure, bien large, le sang, la couture au point lancé, la cicatrice, le drain pendant deux jours planté dans le ventre maternel pour éviter l'œdème, la perfusion pour éviter je ne sais quelle carence. Et pourtant, la mère en question ne se plaignit point de tous ces désagréments peu conformes à la règle naturelle. Toutefois, harnachée de la sorte et douloureuse elle renonça à l'allaitement, mais câlina beaucoup Sabine en compensation lors de la tétée du biberon.

Et Sabine, née de travers, décida d'être acariâtre et le fit bien.

Pour être un bébé désagréable, il suffit de peu de moyens : dès le troisième jour à la maternité, entreprendre une grosse diarrhée verte bien malsaine, qui inquiète les parents au plus haut point, fait chuter la courbe de poids de manière spectaculaire et permet les hurlements ininterrompus. Ne pas persister trop longtemps dans ce désordre intestinal car le lait est nettement préférable au jus de carottes. De retour au foyer, organiser les nuits pour qu'elles soient mémorables, brailler de toutes ses petites forces surtout entre trois et six heures, après les parents ne peuvent se rendormir quoi qu'il arrive. Surtout, hurler même quand on a été changé, nourri, bercé, éventuellement régurgiter sur l'épaule paternel ce que l'on a accepté d'absorber, et hurler de plus belle. Faire croire que l'on a mal au ventre et ça le mal au

© Claude Cordier - 2013

ventre des bébés les parents ne savent pas comment le calmer. Eux, ils prendraient du Polysilane ou tout autre pansement gastrique, mais ils hésitent à donner quoi que ce soit de chimique à leur petite progéniture, et les cris dus au soit disant mal de ventre peuvent durer longtemps.

Car les Ducourant ne sont pas de ces parents modernes et ingrats qui à l'écart dans leur chambre, loin de la nursery, grâce à leurs gros moyens de hauts cadres dirigeants qui leur a permis d'acquérir un vaste pavillon au milieu de la forêt banlieusarde, quoique envahie de bruits nocturnes mais naturels qui couvrent les hurlements des rejetons souhaités certes mais encouragés à ne pas déranger le sommeil court et réparateur de leurs parents travailleurs de l'esprit.

J'avais moi même hérité d'un premier né brailleur la nuit, surtout la nuit, je ne travaillais pas à cette époque et pouvais récupérer le jour quand le bébé en question lui aussi consentait à récupérer ses nuits de hurlements, et je rêvais d'une sorte de bulle où j'aurais pu le mettre et le laisser s'époumoner sans en entendre le moindre son, volontairement inconsciente de son mal être.

Les Ducourant se levaient au moindre cri en alternance, tant monsieur était moderne et impliqué.

Et Sabine ne se privait pas de déranger éventuellement les ébats sexuels de ses parents, ayant depuis sa naissance compris que pour jouir la maman a besoin d'un peu d'intimité et de concentration, comme le papa a besoin pour bander d'autre chose au niveau fantasmatique que les cris de détresse d'un bébé dans la nuit. Vous allez objecter, que la paternité n'a que peu à faire avec la sexualité et que le géniteur devrait comprendre qu'il lui faut prévoir une période plus ou moins longue de latence comme la mère si elle allaitait.

Mais les mères n'allaitent plus réellement, un mois tout au plus, après elles prennent des pilules qui font baisser la montée de lait, elles se

© Claude Cordier - 2013

soignent leurs cicatrices d'épisiotomie à grand coup de sèche cheveux, les pires ce sont celles qui bénéficiant d'une césarienne improvisée n'ont pas dû subir une coupure vaginale et reprennent très vite l'usage de leur fonction libidinale. Comprenez le désarroi du bébé fille, ou du bébé garçon, car la peine est la même, devant une mère qui après un mois revendique de jouir comme au premier jour. Les bébés n'en ont rien à faire de la jouissance des parents, et même la seule idée que ces deux là pourraient se suffire un temps leur est insupportable. Leur seul but, garçon ou fille est d'exister pour l'un et l'autre en déniant ce que l'un et l'autre pourrait ressentir ensemble. Tous les bébés s'emploient à cette tâche démesurée qui consiste à distancer les deux parents. Quand, par hasard, après dix ans de mariage, le divorce s'annonce, ils font l'innocent et éventuellement la victime alors que depuis le tout début ils ont œuvré à la rupture. S'ils avaient pu, ils auraient accéléré le processus en plaçant au bon endroit la go go girl adéquate devant le père, et le meilleur ami compatissant devant l'épouse bafouée, mais tout n'est pas permis aux rejetons, sauf de faire chier.

Sabine avait tout compris depuis le début, elle avait programmé l'exaspération, la frigidité temporaire, la crise, l'impuissance, le divorce, la rencontre avec le beau père victime honni, juste bon à culpabiliser la mère.

Sabine s'attendait à ce que son père, soit disant frustré, mais s'éclatant en fait avec plus jeune que lui, monte au créneau pour la récupérer, elle, la précieuse, l'irremplaçable, la réclame par voie de justice.

Mais tel ne fut pas le cas, son père tant aimé convola avec une jeunette et oublia sa progéniture. Sa mère devant l'irascibilité de l'enfant baissa les bras, la confia à une quelconque tante résidant en Bourgogne, et la laissa là au milieu des oies sous prétexte de bon air, jusqu'à sa majorité, tandis qu'elle refaisait sa vie avec un godelureau de dix ans de moins

© Claude Cordier - 2013

qu'elle et produisait deux beaux garçons qui jamais, au grand jamais, ne réveillèrent leur mère au beau milieu de la nuit.

Jérôme

Jérôme hérita d'un beau père informaticien. Sa maman, sa douce maman, avait demandé le divorce pour coups et blessures, le genre hard, avec bleus et cicatrices, constat de la police, consultation en urgence à l'hôpital. Le père s'était défendu maladroitement, car il ne pouvait nier avoir frappé sa femme à plusieurs reprises à la tête, au point de lui permettre une interruption de travail dite ITT de cinq jours.

Alors Jérôme, rencontra son géniteur le week-end, tous les quinze jours et cela lui suffisait car son Popa n'arrêtait pas de maugréer contre sa Moman, en disant d'elle les plus ignobles choses qu'un petit de cinq ans peut supporter. Jérôme préférait n'en entendre qu'une parcelle tous les quinze jours, alors il tapotait la tête de son Popa lui disant dans sa grande sagesse confucéenne : Tout passe Popa, il faut accepter le destin tel qu'il nous arrive.

Jérôme avait compris très tôt que les géniteurs ne pouvaient être de bons parents, qu'il fallait apprendre à se débrouiller par soi même, car ces deux soit disant adultes ne seraient d'aucune utilité dans les coups durs, qui peuvent être très durs, les parents voient trop la paternité-maternité comme un champ de marguerites du genre Maison verte. Dès que l'embrouille pointe son nez, ils paniquent et se rétractent comme Bernard le fameux hermite.

Quand Jérôme entra dans la vie, à Montreuil, place François Mitterrand, il demanda : « Dois-je hurler pour me faire entendre ? Je ne suis ni beur, ni black, je suis issu de blancs bourgeois et je ne sais qu'en faire, je

© Claude Cordier - 2013

suis Jérôme et je vais taguer un max all over jusqu'à ce que la maréchaussée me coffre et que ma Moman vienne au commissariat réclamer son petit. Alors, je m'engagerai à ne plus recommencer. »
Il advint, que ni sa Moman ni son Popa ne vinrent jamais le réclamer et Jérôme traîna de centre de placement en centre de déplacement et vécut seul sa galère, comme quoi, il est parfois inutile d'espérer quoi que ce soit de nos géniteurs, tant la vie est dure pour tout le monde.

Annabelle

Je vais vous dire ce qui m'attira chez Annabelle : elle était givrée, j'étais le seul à le voir, sa famille n'en avait cure, même sa grand mère la considérait comme une bonne petite et la parole des grands mères dans toutes les cultures fait foi. Mais moi on ne me la fit pas, Annabelle avait tous les signes de la déviance et je trouvais ça super marrant, je ne l'aurais pas échangé contre une pétasse blonde normale bonnet 90 C.
Annabelle, quand c'était nuit de pleine lune, hurlait comme un chien, et moi je me tenais calme couché contre son flanc. Annabelle souvent organisait des rites de fins de pleine lune avec cierges, pentacles et encens, et je me taisais. Elle pouvait m'utiliser comme une sorte d'autel vivant, déverser sur mon torse toutes sortes de choses plus ou moins dégoûtantes, je n'objectais rien à sa folie mystique jusqu'au jour où elle s'arma d'un couteau à lame courbe comme on en voit au Pendjab chez les sectateurs de la déesse Kali et qu'elle défit ma braguette d'un geste rapide tandis que ses copines idiotes pouffaient. En un éclair, je compris qu'elle en voulait à ce qui se cache dans mon slip et que les filles n'ont pas aussi gros, alors, je l'avoue, j'eus peur, et d'un geste ridicule je me

© Claude Cordier - 2013

levai, remontai mon jean et m'excusant presque, pris la porte en courant.

Je savais qu'elle m'en voudrait de cette bassesse typiquement masculine et rétrograde, d'autant que je lui avais laissé entendre pendant ces longs mois que pour moi le sexe n'était que de peu d'intérêt, ce revirement la mettrait dans une rage bien légitime que je ne souhaitais pour rien au monde affronter, aussi ayant quitté la place, jamais ne revis Annabelle.

Viridiana

Viridiana avait décidé de vomir tout ce qu'elle absorberait du jour où elle avait calculé que sa génitrice ne pouvait être sa mère. Elle la trouvait beaucoup trop tarte, moche, grosse, vulgaire, frigide, imbaisable, sinistre, bruyante, foldingue et incertaine. Elle ne gardait aucun souvenir positif de sa petite enfance, période où d'ordinaire un état quasi osmotique contente mère et fille, quand mère et fille s'entendent bien. Rien, même pas les faibles attentions que lui portait sa génitrice ces derniers temps, rien ne la rachetait aux yeux de Viridiana. Au lieu de s'en balancer, de passer à autre chose, de s'intéresser aux autres, aux hommes, au sexe, à la vie, à la religion, au cinéma, aux études, à la drogue ou à sa coupe de cheveux, elle ruminait la chose puis d'un jet vomissait dans les toilettes ou les caniveaux.

Las, elle maigrit, manqua des vitamines nécessaires à un bon équilibre, perdit ses dents, ses cheveux, ses muscles, pâlit, déclencha un ulcère à l'estomac qui la pliait en deux entre deux remontées acides.

La médecine prescrivit l'internement dans un service hospitalier très joyeux et joliment décoré pour jeunes anorexiques. Elle continua

© Claude Cordier - 2013

quelques temps de vomir de concert avec ses petites camarades. Puis s'empiffra de bonbons à la guimauve, reprit du poids, en reperdit en faisant des abdo fessiers de manière intensive et compulsive, exaspéra son psychanalyste en répétant dix fois la même chose : ma mère est grosse, moche, vulgaire gna gna gna...

Pendant ces longs mois, elle gagna l'avantage de ne plus fréquenter du tout sa génitrice, opéra une sorte de transfert monstrueux en adoptant Madame Lefémur, employée au service de nettoyage de l'hôpital. Celle-ci, vieille fille frustrée, la berçait sur sa forte poitrine, cachées dans la lingerie et assises confortablement sur un tas de linge sale.

Le temps passa, Viridiana alla mieux, reprit ses études tout en se maintenant bien à l'écart de sa famille honnie, passa un BEP de cuisine puis à la fin de ses études trouva immédiatement un emploi à la cantine de l'hôpital où elle vit toujours entre ses casseroles et le linge.

Ernesto

Alors là le père d'Ernesto a fait fort quand il s'est présenté à la mairie du 20è pour déclarer la naissance de son premier né, il voulait faire exotique et il a réussi. Il aurait tout aussi bien pu choisir Trivandram ou Takeshi, d'autant que le père d'Ernesto est d'origine bretonne et pour d'obscures raisons d'aveuglement politique temporaire a fait une impasse totale sur la période de dictature chilienne.

Les petits camarades de classe d'Ernesto, eux, dont les parents de gauche sont aux aguets, lui ont dès le premier jour de cours préparatoire fait bien sentir le poids d'un tel prénom. D'autant qu'ils abandonnèrent vite le sus dit prénom pour l'appeler Pinochon, Pinochio, Pinochette etc.

© Claude Cordier - 2013

Jusqu'au jour où Ernesto entendant son père parler de la révolution cubaine, Fidel Castro et Ernesto Guévara, se mit à hurler en courant dans l'appartement « Le che s'appelle Ernesto, le che s'appelle Ernesto ! »

Le père dit : « Ben oui, et alors ? »

Mais Ernesto n'en demandait pas plus, le lendemain et les jours suivants, il affirma son prénom comme un oriflamme et revendiquant haut et fort son modèle.

Peu à peu, les copains oublièrent le Chili et sa dictature pour ne voir que la Bolivie et son mouvement révolutionnaire, bientôt Ernesto obtint qu'on l'appelle le fils du Che, aisément tant les foules qu'elles soient adultes ou enfants, sont facilement contentes d'aduler un sauveur.

Gelsémium

C'est pas un nom chrétien ça, même pas arabe, ni hindou, ni rien, c'est un prénom à renoncer dès le début à devoir supporter l'existence humanoïde, c'est un prénom homéopathique d'alien et il faut faire un sacré effort en tant que bébé pour accepter d'entrer dans la vie terrestre avec un tel prénom. D'autant que Gelsémium ne pesait que deux kilos à la naissance, étant prématurée de trois semaines, issue d'une mère grande fumeuse et d'un père insoluble.

Gelsémium y mit du sien, elle sortit sans grand dommage tant elle était petite et discrète, à peine quelques contractions de dernière heure et tout fut dit. Elle se retrouva non pas sur le ventre maternel mais dans une couveuse de pointe. Elle ne savait même pas hurler comme font les autres nouveaux nés, elle émettait des Blourcks discrets que personne ne percevait. On croyait que si elle ne se plaignait de rien c'est que tout

© Claude Cordier - 2013

lui convenait, la maternité, ses parents, ses grands parents, la ville, la terre, l'atmosphère, la galaxie, tout. Or, rien, mais rien ne lui était agréable et Gelsémium dès le début, la toute première seconde, fomenta une rage indistincte vis à vis de cet univers qui par hasard était le sien. D'autant qu'elle se souvenait clairement de sa vie précédente en tigre dans le Teraï népalais et que de se retrouver chargée d'humanité dans cette existence, était le constat d'une déchéance karmique terrible.
Elle avait beau hériter d'un prénom teinté d'homéopathie, elle n'en restait pas moins tigre dans l'âme et totalement frustrée par son devenir.
Derrière les vitres de la couveuse, elle les avait remarqué ses géniteurs, faisant des grimaces, répétant des onomatopées incongrues, souriant bêtement, elle n'avait rien répondu, tournant la tête à leurs simagrées, regrettant sa maman tigre, son pelage, sa chaleur et tout le reste, haïssant ce petit corps, ridicule, glabre, faible, repoussant le moment où la nature et la médecine la décréterait apte à entrer dans ce monde d'imbéciles bipèdes.
Lui, elle pouvait l'ignorer, il venait rarement, disait trois mots idiots et s'en repartait à ses affaires. Mais, elle, elle s'incrustait, prenait la place de l'infirmière, voulait la toucher, la bercer, la nourrir, d'abord au travers de la paroi de la couveuse puis à plein bras. Cette guenon voulait s'occuper de ce bébé tigre, cela ne pouvait convenir. Même si le tigre en question n'en avait que l'âme et que toutes les apparences penchaient dans le sens de l'humanité, quand Gelsémium fermait les yeux elle voyait toute autre chose et quand elle les ouvrait elle se mettait à hurler d'effroi. Et personne, pas même le pédopsychiatre si habitué à tous les comportements aberrants des nourrissons, n'y comprenait rien.
Dame nature, qui est comme chacun le sait parfois fort compréhensive, vint à son secours sous la forme d'un petit virus qui quand il est attrapé par un nourrisson en pleine forme ne fait pas de dégât mais peut être

© Claude Cordier - 2013

néfaste au prématuré dépressif qui en outre s'alimente mal. Gélsémium le vit venir, se mit à toussoter, puis à cracher ses bronches qui émettaient un sinistre bruit de forge, elle pâlit, on s'affola, surtout Madame. Monsieur défaitiste dit « Oh elle était si petite, si petite. » avec un air mesquin. Les médecins firent leur possible mais ils avaient deux ennemis au lieu d'un, le virus et la volonté de la petite personne à ne pas rester là. Donc, en quelques jours elle partit laissant son corps de fille dans le berceau, resta un moment suspendu au plafond à constater le chagrin bien sincère de sa maman provisoire et s'envola à des milliers de kilomètres, bien loin, là bas, au nord de l'Inde, dans son Teraï idéal. Mais, comme Mère Nature qui est souvent si compatissante mais parfois un peu revêche, ne lui permit pas de se réincarner en tigre, elle en fit une mangouste. Au début un peu désappointée Gelsémium essaya de rugir, sans résultat, puis elle prit sa déception positivement en éprouvant un certain plaisir à chasser le serpent.

Flavien

De son nom de famille Rigodon. Issu de Paul Rigodon et de Mélanie Rigodon née Ferveuil.

La grand mère Ferveuil penchée sur son berceau avait dit en minaudant : « Oh le joli petit chéri, comme il ressemble au grand père Marius, il va être intelligent, riche, admiré et tout et tout, le gentil petit Flavien à sa mémé. »

Flavien a tout de suite vu le topo, il a ouvert une large bouche pas encore encombrée par quelque tétine « à faire taire », et a lancé son deuxième cri d'horreur après celui de la naissance. Appoline, la femme du Marius en question, a sursauté puis ricané bêtement comme tout un

© Claude Cordier - 2013

chacun fait quand un nouveau né vous surprend et que l'on ne sait quelle attitude prendre.

Comment Flavien savait-il déjà que l'héritage intellectuel et financier du grand père serait dur à porter ? Mystère. Il avait surtout compris qu'on n'allait pas, dans la famille Rigodon affilié Ferveuil, lui demander d'être simplement lui même, non, on allait à grand renfort de souvenirs lui inculquer l'idée qu'il serait le Marius réincarné.

Même le père de Flavien, quoique n'ayant connu le grand père que quelques années, lui vouait une admiration sans borne. Orphelin lui même de père dans sa prime jeunesse, il avait beaucoup investi dans sa fonction de gendre et pleura de réelles chaudes larmes à l'enterrement du sus cité.

Il faut dire que le Marius avait fait fort question « satisfaction à donner aux parents » : le bac à 17 ans, puis Cagne sans la moindre difficulté, il continuait même à trouver le temps de jouer au polo et au Majong, l'école Normale Supérieure avec les félicitations promotion Bachelard, l'agrégation de philosophie, plus un doctorat de routine sur « le dit et le non dit ». Il avait également à son actif quelques temps de résistance bien publicitaire, le reste de ses années dans le gaullisme militant et l'adhésion au Grand Orient de France, mais ça Apolline ne le dit pas, elle a la honte. Toutefois elle voulait bien oublier que cette affiliation lui avait permis de devenir directeur général du Crédit Pluriel d'Equipement avec le salaire et les avantages en nature que le poste suppose dont la BMW grise. Et Apolline n'avait pas craché sur les avantages en nature.

Très vite Flavien n'envisagea plus qu'une issue : l'autisme, pur et dur. Ne plus rien voir, ne plus entendre, ne plus communiquer. Et cela il le fit bien. On aurait pu dire que question volonté il tenait de son grand père, mais on ne le dit pas, cela aurait pu le froisser un peu plus, et il était déjà passablement chiffonné. On se replia sur son malheur : Apolline

© Claude Cordier - 2013

perdit le goût des confitures et se laissa dépérir. Les parents, Paul et Mélanie, firent tout leur possible pour bien s'occuper de leur petit retardé, Mélanie abandonna son métier d'institutrice et Paul le golf qu'il ne pratiquait plus que sur ordinateur pour être plus souvent à la maison.
Toutefois en cachette ils se remirent à la tâche et produisirent un autre rejeton qu'ils nommèrent Clodomir en souvenir d'un ancêtre Mérovingien dont le portrait se trouvait au dessus de la cheminée, mais là la distance était trop grande, Clodomir se ficha comme de l'an quarante d'arborer les mêmes oreilles pointues que le digne rustre du tableau, il devint n'importe quoi, c'est à dire musicien et en fut très heureux.
Quand à Flavien, passé la majorité, il quitta la maisonnée, reprit ses sens et sa parole, s'embarqua sur un pétrolier et termina sa douce existence sur une plage de Pointà Pitre, patron d'une paillotte qu'il avait baptisé « Chez Marius » pour attirer les marins marseillais de passage.

© Claude Cordier - 2013

Simplicité

Est-ce vraiment un prénom ou juste une qualité ? Les parents de la petite personne en question étaient du genre new-age et avaient choisi celle-ci dans les multiples qualités des anges et entendaient en faire cadeau à leur première née.
Elle raconta ce qui suit : On m'avait dit en naissant : « Ma petite il faut faire simple pour être heureux dans la vie ! »
« Faire simple ? » Simplicité avait l'équipement nécessaire pas réellement compliqué : deux bras, deux jambes, une tête avec trois fois rien de cheveux et ses sensations se limitaient à avoir faim, soif ou mal aux fesses.

Face à sa grande simplicité, elle constata rapidement que ceux là même qui lui avaient, au départ, conseillé d'être simple ne l'étaient pas du tout.
Aisé à constater, à la manière qu'avait son père de se gratter le menton d'un air dubitatif quand il la regardait hurler au fond de son berceau et à la façon qu'avait sa mère de pencher la tête à droite en crispant la bouche et les yeux en écoutant ses premiers balbutiements.
Elle comprit donc qu'il allait falloir s'accommoder de ces caractéristiques de complication familiale d'autant que l'âge avançant, elle même, détectait dans sa propre personnalité des traits qui s'écartaient de la simplicité originelle. Tel ours de petite taille qui lui avait fort plu dans sa toute petite enfance, allait être, à sa demande, remplacé par une poupée dont les yeux se fermaient tout seul et qui mouillait ses couches.
Il en fut de même pour à peu près tout : la nourriture, les vêtements, les distractions et même les relations avec les autres. Simplicité en demandait toujours plus et de plus en plus différents.
A la maternelle, elle changeait de meilleure amie tous les trois jours et se détachait de tout intérêt pour l'institutrice après trois mois pour lancer des regards désespérés vers le maître de la classe d'à côté.
A vingt deux ans, son directeur de thèse qui était bouddhiste, lui répéta en d'autres termes la même petite phrase sibylline du début de son existence : « Ma petite, pour être heureux il faut apprendre à se contenter de peu. »
Elle obtempérait en accentuant la démarche, en renonçant à peu près à tout, devint anorexique, cessa de fumer, coupa la relation avec son petit ami, ne fréquenta plus ni père ni mère et brûla ses livres. Même là, voulant faire simple, elle avait exagéré et sa vie était devenue très très compliquée.

© Claude Cordier - 2013

Bibiche

« Bibiche, où es-tu ? »

Bibiche, Eugènie Mathilde Andrée, avait l'habitude de disparaître à la vue de ses parents dans des situations cocasses. Invariablement, lors de courses chez IKEA, ou chez Carrefour, elle aimait entendre la douce voix de l'hôtesse appeler : « La petite Bibiche attend ses parents à l'accueil du magasin. »

Bibiche, qui allait très bien, était tout à fait heureuse de voir débarquer ses deux parents hirsutes et enfiévrés, venus récupérer leur fifille après presque une heure de disparition intempestive. Il lui arrivait même de trouver des cachettes pour qu'on mette un certain temps à la retrouver.

Tout cela marcha très bien jusqu'à ses seize ans. A ce moment là, les parents, un peu compréhensifs, un peu intelligents, un peu moins étouffants, ne paniquent plus quand leur fifille ne rentre pas à l'heure à la maison.

Bibiche qui retardait volontairement son retour des cours attendait que ses géniteurs s'inquiètent, appellent le lycée, les copines, le délégué de classe, mais rien, non rien ils avaient bien appris leur leçon : laisser faire, laisser vivre, nos enfants ne sont pas notre propriété, leur vie n'est pas notre vie.

Bibiche enviait Zelda dont la mère avait insisté pour qu'elle acquiert un téléphone mobile, de façon à pouvoir la pister à tout moment. Mais Zelda avait résisté, au grand dam de sa mère, prétendant que de toutes façons elle perdrait ce fameux téléphone, ne saurait pas s'en servir, l'enduirait de chocolat fondu et toute sortes de choses immondes dont Zelda s'était faite la spécialiste. Et elle était donc restée injoignable.

Bibiche aurait tellement aimé être joignable à tout moment par ses papa-maman étouffants, mais ceux ci ne l'étaient plus, ils avaient trop donné

© Claude Cordier - 2013

au cours de l'enfance d'Eugènie et avaient pris le parti de ne plus s'inquiéter de rien en ce qui concerne leur fille.
Le chat les souciait bien plus, il s'était mis à vomir sa pâtée et à faire pipi sur le paillasson de la voisine, et ça c'était vraiment très préoccupant.

Odette

Je suis désolée, j'ai mis Odette au monde un certain soir de 83 et depuis je ne sais comment me comporter avec. Elle est venue gentiment par les voies naturelles, j'avais perdu les eaux dans le taxi et elle ne me fit pas trop attendre à l'hôpital en poussant fort avec sa petite tête, en à peine une heure tout fut consommé, comme un gâteau dans le four température douce. Elle fut là, présente, sans vouloir déranger le monde, discrète Odette.
Pourquoi l'avoir affublée de ce prénom ringard et ridicule, prénom de bonne femme dans une mauvaise pièce de boulevard. Je me doutais qu'à sa majorité elle ferait tout son possible pour transformer Odette en Laetitia ou Sylvénia.
Mais rien ne vint, à seize ans elle demandait toujours qu'on l'appelle Odette comme une bonne petite française, fière d'elle même et de ses origines. Elle ne me rejetait pas, ni son père Irlandais d'origine et qui trouvait ce prénom très exotique.
Quand son père et moi convînmes d'un commun accord que nos vies ne pouvaient plus coïncider, lui ayant opté pour une sexualité franchement opposée à l'hétérosexualité, où je n'avais plus ma place n'étant pourvue que de ce dont les femmes disposent, excusez nous du peu, et moi continuant à trouver que les mecs étaient ce qu'ils sont.

© Claude Cordier - 2013

Alors Odette, nous dévisagea l'un l'autre un soir devant la télé, et nous asséna cette vérité bien sentie : « Ni toi ni lui n'êtes quoi que ce soit en tant qu'objet d'identification, alors je me tourne vers autre chose sans vouloir vous offenser. »

L'offense fut le pingouin.

Depuis ce jour, Odette ne parla plus que de pingouin, j'aurai préféré le kangourou avec son attachement maternel à la poche ventrale étendu bien après la naissance, mais le pingouin c'était une affaire d'œuf, laissé à l'air, en but aux prédateurs, juste protégé par la vigilance de la mère ou du père pingouin armé de ses ridicules petites pattes et de ses ailerons qui non seulement ne permettent pas de s'envoler mais ne lui servent même pas d'armes.

Odette, nous a tant gonflé avec ses attachements pingouins que son géniteur et moi même avons un peu lâché prise. Et Odette se retrouva seule un beau matin devant la fosse des pingouins au zoo.

Que faire pour nos enfants quand ils rejettent leurs origines ? Les forcer ? Les enfermer ? Les grands mères des deux côtés avaient pété les plombs et quoique à moitié sourdes reconnaissaient ne rien y comprendre.

Un matin je me levai, tout en beurrant mes toasts, j'entrepris de parler franc à mon unique fille et lui dis : « Soit, Odette, je ne conteste pas le fait que tu puisses nous trouver ton père et moi un peu ringards, bien que nous fassions notre possible pour nous adapter à la société des humains, nous t'aimons et ne comprenons que difficilement ton rejet de tes origines, d'autant que nous n'avons ni l'un ni l'autre l'impression d'avoir failli en quoi que ce soit au cours de ton éducation et bla bla bla. »

Alors Odette dit « Pouic, pouic » et s'en fut ailleurs en se dandinant, bien ailleurs, au delà de la zone australe.

© Claude Cordier - 2013

Poupoule

Moi je veux que l'on m'appelle Poupoule, c'est con comme nom mais j'aime et je veux que l'on trouve cela con. J'en ai marre de ces prénoms de pouffes péroxygénées, celles qui passent à la télé au prime trime, en bas résille et balconet siliconé, moi je suis nature et je le revendique.

Poupoule ça fait à la fois pute et basse-cour, c'est affectueux, rassurant et chaud et surtout pas pimbêche. Moi je serais un mec je sauterais tout de suite sur une femme qui ose s'appeler Poupoule et je lui ferais des enfants et je travaillerais dur pour lui acheter les couches et le Guigoz, et je me lèverais la nuit pour donner le biberon aux jumeaux des fois quand Poupoule elle en pourra plus d'être lasse, comme cela arrive aux meilleures des mères. Et j'irais jamais au café la nuit même quand Poupoule aura ses ragnagnas ou ses migraines ou son mal au dos qui l'empêchent de faire des trucs chouettes au lit. Je resterais à la maison devant le foot que je déteste mais qui va bien avec la fonction paternelle et j'apporterais un chocolat chaud au lit à ma Poupoule.

Enfin, je ne suis pas un mec et pour le moment je n'en ai pas encore croisé un qui s'intéresse à moi que je me fasse appeler Poupoule ou Marie comme m'ont déclarée mes parents.

© Claude Cordier - 2013

Benjamin

J'ai pas fait pipi à la culotte, dès qu'on m'a proposé le pot, je m'y suis assis gentiment et je leur ai donné ce qu'ils attendaient, j'étais comme

on dit propre avant l'heure. J'ai fait pareil avec l'écriture du prénom, vite j'ai su marquer sur l'ardoise Benjamin, et ce n'était pas simple, j'ai alors rêvé m'appeler Tutu comme n'importe qui. Puis j'ai bien compris comment me faire bien voir en comptant jusqu'à cent. Ensuite j'ai énoncé des phrases construites avec sujet, verbe, complément : « Tutu ouvre la boite de sardines et donne le poisson au chat qui est très content. » et je prononçai des mots longs et compliqués avec une certaine délectation comme « othorhinolaryngologiste » ou « roastbeefmayonnaise » Ils étaient fous de joie, criaient au génie ou je ne sais plus quoi. Tant pour eux est extraordinaire le fait qu'un semi bébé donne des sardines au chat qui n'a rien réclamé.

Alors, à la demande de Madame Blanchon l'institutrice, on m'a fait sauter le cours préparatoire parce que j'avais appris à lire et à écrire en m'exerçant sur le clavier du minitel et parce que mes dessins étaient, paraît-il, très élaborés. Quand je dessinais une auto, je détaillais les pièces du moteur et ça avait l'air de leur convenir, je fis de même avec le corps humain en plaçant les organes bien partout où il fallait, et ils n'en revinrent pas. On décida que je serai soit mécanicien, soit chirurgien. On me mit dans une école spéciale pour les gens comme moi qui font tout plus vite et mieux que les autres sans toutefois avoir la grosse tête. On ne s'ennuyait pas entre nous, nous pouvions parler de tout, moi ce que je préférais c'était disserter sur Schopenhauer. C'est comme ça que mes parents comprirent que je ne serai jamais ni chirurgien, ni mécanicien.

Je finis mes études supérieures de philosophie à vingt ans. Majeur, mon doctorat dans la poche je me fis embaucher chez Benjamine, la fameuse boite de nuit gay du Marais, et en peu de temps je devins danseuse fétiche travestie sous le nom de « Tutu ». Je ne revis plus mes géniteurs

© Claude Cordier - 2013

déçus qui se consolèrent en adoptant un perroquet parleur qui très vite prononça de longs mots sans en connaître le sens, et cela les contenta.

Paulo

« Hé ! Paulo ! Où qu'c'es t'y qut'ty vas avec ton cartable à dos et ta casquette à l'envers ? »

Paulo se retourne, toise le malotru, en l'occurrence Kamel (vous parlez d'un prénom pour un gamin, entre le ruminant et la clope), enfonce sa visière un peu plus sur son front et dit : « Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? »

« Hé Paulo ! Où qu'tu glisses avec ta phrase à la Comédie Française ? »

Paulo se dit qu'il vaudrait mieux répondre sinon le sieur Kamel qui est un brin buté va lui tenir la jambe pendant des lustres : « Paulo y met sa gapette comme il choise, y va où qu'y veut et y t'emmerde ! »

Kamel tourne les talons et bougonne : « Raciste ! »

Joséphine 32

On m'a effacée, je me nommais Joséphine 32, il y eut une sorte d'erreur sur l'ordinateur central Gustave 18, il avait bon dos Gustave, il en prenait pour sa trempe, ceux qui magouillaient derrière n'étant pas vraiment efficaces interprétaient tout dysfonctionnement pour une erreur de Gustave. Et dans les archives du SD 27 cela passait. Pourquoi ? Parce que les archives du SD 27 sont faites pour tout laisser passer même les

© Claude Cordier - 2013

aberrations, mêmes les erreurs de calculs qui nous font tous hurler, tout je vous dis, tout et le reste.

Et pourtant j'existais même si je n'étais pas vraiment née d'une matrice idéale et tout ça comme ils disent. Je suis certes issue d'un gros, très gros calamar, genre vingt milles lieues sous les mers, si vous voyez ce que j'évoque. Je n'en suis pas moins vivante, avec des sortes d'appendices tenant lieu de membres. Et que les homo-sapiens ne tentent pas de me gonfler avec leur suprématie due à leur tête sur leur petit tronc pourvu seulement de quatre excroissances ou membres. C'est vrai on se laisse souvent dépasser par des gens de basses conditions mais qui crient plus fort que vous, alors cela suffit.

Moi, Joséphine 32 existe, avec mes dix huit tentacules et ma poche dorsale propre à accepter n'importe quelle nouveauté extérieure.

J'ai bien essayé d'en contacter des étrangers et de les amadouer. J'ai même réussi à produire des loukoums, vous imaginez ? De ces bonbons très sucrés qui ne plaisent qu'à une partie restreinte du proche orient, et pourtant j'ai fait un tabac dans le maghreb avec mes loukoums made in zone 32

Quand je me suis aperçue que les homo sapiens d'Europe faisaient attention à leur poids et ne consommaient plus que des produits édulcorés, allégés en sucre, diététiques, je me suis dit « Joséphine ton heure est comptée, soit tu changes du tout au tout de politique, soit tu disparais. »

Mais ayant été effacée, je ne pouvais concrètement disparaître. Il me fallait trouver une solution d'intégration discrète, voire utilitaire.

Je postulai parmi les candidats à l'embauche du parc Euro Disney. Bien sûr, on me remarqua dans la file d'attente et certains se poussèrent du coude, ricanèrent ou se bouchèrent le nez, les gens sont méchants. Bien mal leur en prit, car je fus recrutée sans aucune hésitation au

© Claude Cordier - 2013

comptoir d'un fast food où je fais merveille avec mes huit bras et ma fière allure.

Jean André

Dès le début Jean André fut ébloui et pensa : « Oh la la qu'est-ce que c'est beau tout ça, la lumière, les fenêtres, la pluie, le vent, les nuages, les merveilleux nuages, les couleurs du couchant et celles du lever de soleil, la nature c'est quelque chose, il faudra que je m'en souvienne. »

Et il s'en souvint, il se mit à la peinture, la gouache d'abord qui est très moche, trop mate et qui se craquelle et que l'on abandonne aussitôt, puis l'acrylique qui permet bien des choses mais sèche trop vite et dont l'odeur prend la tête, l'aquarelle qui ne vous passe rien mais vous apporte des merveilles de surprise, et l'huile avec laquelle tout est possible. Tout. Les mélanges, les inventions de teintes à même la toile, les glacis, les superpositions, les rayures, les grattages, tout ce que l'âme enfiévrée de l'artiste peut concevoir et l'âme de Jean André était souvent enfiévrée. Au grand dam de ses parents qui souhaitaient en faire une sorte de pharmacien, pharmacien est-ce un métier scientifique ou un commerce ?

Quand ils virent Jean André passer son temps libre à peindre ou à visiter les musées et autres galeries, il traînait même dans les ateliers des artistes vivants, eh oui il en reste, au cours des « portes ouvertes » et en revenait emballé, ils se laissèrent convaincre que la nature, celle la même qui l'enthousiasmait tellement quand il était petit, l'avait pris par la main et ne le lâcherait plus.

Jean André avait un prénom de bureaucrate et n'en fut pas un, après le bac il s'inscrivit à l'école des Arts décoratifs dont il passa le concours d'entrée sans année préparatoire, s'orienta vers l'Ecole du Patrimoine

© Claude Cordier - 2013

qui forme nos plus éminents conservateurs et se spécialisa qui l'aurait cru dans le domaine du jouet. Oui Jean André avait craqué à Prague, devant un train et ne s'en remit qu'en consacrant sa vie à l'historique et à la conservation des jouets. Il y avait fort à faire, car il existe peu de musée du jouet, et peu de savant spécialiste de cette discipline considérée comme un art mineur dans le vaste champ de l'art décoratif. Jean André avait compris qu'il était atteint du syndrome dit de Gulliver, qui se caractérise par le geste automatique de poser ta tête au niveau des rails pour voir sortir le train du tunnel alors que tout un chacun regarde cela du haut de sa hauteur.

Jean André acquit ses galons en intégrant l'équipe éminente des conservateurs du Musée des arts décoratifs à Paris palais du Louvre, bien que sa spécialité resta les trains, il travailla sur la saga des personnages de la guerre des étoiles et en sortit un livre publié aux éditions du Futur, ce qui rendit les parents de Jean André très fiers. Sa carrière fut couronnée par une grande exposition retraçant l'histoire du rail dans l'imagerie enfantine qui eut beaucoup de succès.

A soixante dix ans, un de ses petits enfants vint voir Jean André, et lui demanda ce qui avait le plus compté dans sa vie, parfois les enfants vous posent des questions qui se révèlent essentielles, et le vieillard Jean André, assis dans son fauteuil face à la fenêtre et au coucher de soleil dit « C'est ça, vois tu, le train qui sort du tunnel et arrive à la gare à la tombée du jour, rien, non rien n'est plus beau, peu importe la forme du train, la nature et le train mêlés, rien n'est plus beau. »

Et le petit enfant s'en fut étonné et ravi et devint plus tard ingénieur à la SNCF. Comme quoi, nous ne sommes que ce que nos aînés nous font, quand ils le veulent bien.

© Claude Cordier - 2013

Catharina

Oh là là, il y a un monde entre ce que l'on est et ce qu'elle croit que nous sommes. Elle, c'est la mère, toute puissante, oppressive, étouffante avec tout ce qu'il faut pour encourager sa bonne conscience, les vergetures pendant la grossesse, les douleurs, longues avant la naissance, les déchirures au moment crucial, les tranchées à l'allaitement, les douleurs au sein. Comment se nourrir sans faire mal à autrui ? Apportez moi le manuel, je vois bien que je lui fais mal quand je tète. Vais-je devoir trimbaler cette culpabilité toute ma vie ? Et elle, toute sa sainte vie me le fera sentir, jusqu'à son dernier soupir qu'elle dédiera à sa souffrance de mère. Heureusement, nous fûmes six, et je n'étais ni la dernière ni la première, alors j'osais espérer qu'elle ne me verrait pas trop dans la masse.

Mais elle me vit, parce que j'étais rousse et que tout à coup elle eut un doute sur mon géniteur. Papa n'était pas roux. Mais l'oncle Antoine lui l'était. Alors elle eut ce que l'on peut appeler un doute et me le fit sentir, bien sentir, comme si j'étais une image vivante de ses turpitudes de femme mariée. Avait-elle joui plus avec l'oncle Antoine qu'avec mon pseudo père ? Qui pourra le dire ? Même pas elle, qui n'y connaît rien en la matière et fait comme elle peut avec la jouissance des hommes qui sont souvent impératifs. Ne vous illusionnez pas, on peut faire des bébés sans que la maman prenne son pied. De ça j'en suis sûre, les mecs balancent leur foutre dans un orifice qui n'y comprend la plupart du temps pas grand chose, mais qui sait si bien faire semblant. Tant ces enfoirés de mâles se suffisent d'approximation sur leur propre capacité à faire jouir. Nous autres homo sapiens faisons des enfants de cette piètre façon. J'avais rêvé mieux. Mais la réalité s'impose à ma conscience. Et

© Claude Cordier - 2013

je me retrouve dans une situation où j'aimerai mieux être un alien de Mars ou d'ailleurs qui se reproduirait par scisiparitée, comme les algues, ou par massage cérébral, ou par interconnexion ventriculaire.

A dix ans, je compris facilement qu'elle ne me lâcherait pas de sitôt tout en m'étouffant. Pourquoi moi, et les autres, les nombreux ? Probablement étais-je la seule à être issue de l'oncle Antoine qui avait su la faire jouir comme personne et à cause de cette antériorité, je devais supporter son despotisme, son étouffisme pas chrétien, son matriarcat castrateur et autoritaire.

J'avais fini par réussir à me marier à un brave gars, pseudo homo coupable, à qui j'apportais tout ce que les homo attendent moins la culpabilité sociale, tout allait au mieux. Alors elle Me fit un cancer de l'utérus et je dus l'assister à l'hôpital, car « N'est-ce pas ? Les femmes en ces cas là peuvent mieux se comprendre ? »

Je ne souhaitais qu'une chose à ce moment là qu'elle expulse ses fauves sous la forme de son fameux fibrome, que l'on puisse les dresser en dehors d'elle, pour qu'elle arrête de se croire indispensable à notre survie.

Alexis, mon frère, paniquait, et je n'arrivais pas à lui faire prendre conscience que son comportement état excessif. Je répétais : les aînés doivent tous mourir avant nous, telle est la loi. Si elle décède avant nous, nous pourrons enfin respirer librement. Dont'panik brother.

Mais Alexis était parti pour pleurnicher et il pleurnichera longtemps. Tant les pleurnicheries vous disculpent des assassinats primaires.

Elle n'en mourut point, en gagna une sorte de piédestal médical qui n'autorise personne à la faire trop chier et l'autorise elle à nous appeler à n'importe quelle heure de la nuit pour l'assister dans ses hantises.

© Claude Cordier - 2013

J'ai décidé : à la fin de ma vie je me paierai un truc grave, cancer, embolie, ou autre et je ferai bien chier mon entourage judéo chrétien avec ça. Vous verrez !

Jean Sébastien

« Ca va, ça va, on me l'a déjà fait, vous n'allez pas dix mille fois me répéter que j'aurai dû mieux aimer ma maman, que je suis l'ingratitude personnifiée, puisqu'elle a eu bien du mal à me sortir moi et ma grosse tête chevelue. »

Mais qu'est-ce qui lui prend à Jean Sébastien de prendre ainsi la mouche, on ne lui a presque rien dit, quasi rien reproché, où court-il ainsi avec sa mauvaise conscience affichée et malencontreuse ? C'est vrai d'ailleurs qu'il ne montre pas beaucoup d'affection à sa pauvre mère maintenant qu'elle est âgée et très dépendante effectivement de l'attention de ses enfants. D'ailleurs s'il ne voulait pas que lui pèse l'affection débordante de sa génitrice, il n'avait qu'à partir s'installer aux antipodes comme l'a fait son frère aîné Jean Paul, qui du lointain où il se trouve lui et sa petite famille ne s'embarrasse pas d'avoir à montrer son affection, une carte ou un mail de temps en temps et le mensonge éhonté de faire croire à sa maman qu'il lui enverra un billet d'avion dès que ses finances iront mieux. Ses finances ont bon dos, Jean Sébastien sait bien qu'il pourrait facilement payer ce fameux voyage mais que cela le gonflerait tellement d'avoir sa mère huit jours avec lui qu'il repousse l'éventualité de mois en mois jusqu'à ce que la pauvre vieille soit intransportable, ce qui ne saurait tarder vu l'état d'avancement de son arthrose qui commença par les pieds, et les pieds c'est vraiment douloureux et handicapant et se poursuit par la colonne vertébrale.

© Claude Cordier - 2013

Jean Sébastien, lui est resté, car il ne souhaitait plus de mère mais par contre voulait une grand mère pour ses enfants et dans ce cas il est plus facile de pêcher dans la famille proche plutôt que d'aller adopter n'importe quel vieillard esseulé dans une maison de retraite.

Jean Sébastien n'attribue quelque attention à sa mère qu'une heure tous les quinze jours, mais très régulièrement, ça elle peut compter dessus mais seulement sur cela. Il déjeune avec elle un vendredi sur deux près de son bureau, la retrouve « Chez Roger la pince » à 13 h et la quitte à 14 h tapante en lui disant à bientôt. A chaque fois, elle lui apporte un petit présent, un livre, une cravate, un stylo, une enveloppe timbrée, des fois qu'il souhaiterait lui écrire dans l'intervalle, des fois ! Il dit « merci maman », et tout en mâchant, l'écoute raconter ses jours passés sans lui, les potins de l'immeuble, du quartier, de l'arrondissement, de la ville et parfois du département vu à la télé régionale. Elle lui pose quelques questions sur lui auxquelles il répond de manière incompréhensible en bougonnant et sur les enfants. Sur ce sujet, il rétorque toujours agacé : « Mais maman tu les vois tous les mercredis après midi, tu en sais autant que moi qui suis au bureau neuf heures par jour quand ce n'est pas douze. Tu ne pourrais pas t'intéresser à autre chose que la famille, le monde est grand, les humains sont des milliards sans parler des espèces animales en voie de disparition et les autres qui prolifèrent et qui sont toutes aussi intéressantes, conviens en. »

« Ah oui je sais, mais ton frère est si loin, et toi si distant, heureusement il y a les petits. »

« Les petits comme tu dis bientôt ils ne t'ouvriront plus la porte tellement tu les étouffes, Noémie a mal supporté que tu lises son journal intime trouvé sous le lit sous prétexte de faire le ménage, et Justin n'admet pas que tu écoutes aux portes quand il est au téléphone. Méfie toi, les enfants de nos jours n'ont pas la même tolérance que notre génération.

© Claude Cordier - 2013

Je n'ai osé dire « merde » à mon père qu'à dix huit ans et encore c'était pendant des événements qui nous ont tous fait sauter les plombs et passer des bornes que nous n'aurions jamais osé franchir en temps normal. Regarde comme je suis redevenu conventionnel, cravaté, costumé comme un pingouin, obéissant aux ordres, déférent vis à vis de la hiérarchie, soumis à ma chère épouse, laxiste avec les exagérations de ma progéniture alors si je ne peux même pas me comporter de manière désagréable avec ma propre mère autant se flinguer tout de suite. »

Et il s'en fut, la laissant là atterrée, n'ayant à la limite pas compris grand chose à son discours sauf l'essentiel, le droit qu'il se donnait de ne plus aimer sa mère, et elle regretta alors amèrement que l'avortement n'ai été ni légal ni remboursé dans les années cinquante.

Guillaume

Il croit qu'il va se mettre à hurler tellement le trop plein est, comment dirait-il ? trop. C'est ça il faut éviter que le plein soit trop, sinon on hurle et lui, il était limite. Ce n'est pourtant pas de ces personnalités soupe au lait, sensibles, juste exaspérées par leurs petits problèmes, c'est un gars plutôt généreux, altruiste, s'il en existe, ouvert au monde, à la terre, à l'univers, aux fourmis. Et c'est là où le bas blesse. Toute information sur ce que l'humanité fait subir aux animaux le met dans un état proche de la tétanie, suivi de crise de violence aiguë, je pense qu'il pourrait passer à l'acte, tuer ou tout au moins blesser gravement ses congénères s'il arrivait à les cibler précisément. Ensuite, il retombe dans une sorte d'abattement teinté de dépression, nous craignons alors pour sa propre

© Claude Cordier - 2013

survie tant il nous semble alors que le suicide doit lui apparaître comme la seule et ultime solution.

Lorsque nous apprîmes que le professeur Durechnef de l'institut de recherche Boléru avait péri dans l'incendie de son laboratoire, nous ne fîmes pas automatiquement le rapprochement, un accident est vite arrivé quand on manipule des produits volatiles et inflammables. Mais, lorsque l'article du journal détailla le fait que dans le quartier alentour, on retrouva en liberté, cavalant ou grignotant, une cinquantaine de serpents de toutes espèces, une centaine de rongeurs de tous modèles, trois chats portant des électrodes sur la tête, et une brebis égarée portant une toison laineuse bleue turquoise, nous comprîmes illico qui était le coupable.

D'ailleurs, suite à cet événement qui fit beaucoup causer dans les chaumières et sur les ondes, les uns défendant l'acte terroriste avec véhémence, les autres réclamant la tête du coupable, on ne revit plus Guillaume. Son appartement ne contenait plus que ses quelques meubles vides, ses animaux familiers, Prosper, Eugénie, Béatrice et Gudulle avaient disparu. On retrouva Hortense la chatte blanche dans la gouttière, mais Hortense était connue pour sa haine des déplacements. Je l'adoptai donc et supportai son méchant caractère avec patience.

Le ciel m'en remercia en m'envoyant trois mois après une carte postale pleine de verdure provenant d'Amazonie contenant ces quelques mots : « Je vais bien, je suis calmé, aucun moyen de m'énerver car ici la nature est trop, vraiment trop. Amitié. Guillaume. »

© Claude Cordier - 2013

Marlène

Moi, je sais pas, mais il faudrait qu'on arrête de me dire que c'est mieux d'être mince. Ca me tue d'autant que je vois pas comment tout à coup je pourrais perdre les quarante kilos que j'ai de trop et qui ne me dérangent pas. Dans la piscine, je flotte, c'est pas vrai que le poids fait couler, si je n'étais qu'os je coulerais pour sûr, ça ils s'en foutent ceux qui radotent leur discours de maigreur.

Bien sûr, j'achète ample les vêtements, mais je trouve toujours, comme quoi il y a plus gros que moi sur le marché. Et en me nourrissant, je fais marcher le commerce et je ne me fais pas vomir comme certaines que je connais et qui ont honte. La honte, ils ont bien essayé de me la flanquer par toutes sortes d'influences sournoises, les magazines, les filles nues dans les journaux de branleurs qui ont des seins mais pas de bide, les défilés de mode, les publicités pour les produits allégés et sans goût, les forfaits économiques dans les Gymnasiums qui font juste suer un peu plus que d'ordinaire, les réflexions iniques même de la part des mecs qui eux aussi sont trop gros.

Rien ne me touche. Peuvent continuer leur lavage de cerveau, chez moi ça ne nettoie rien. Je suis nickel du début à la fin. Même ma mère qui s'y est mis parce qu'elle avait du cholestérol à soixante balais et paniquait pour sa progéniture. Du gras dans les artères, j'en ai même pas, je mange mais tout passe bien, je fixe pas ce qui est mauvais, juste je m'enrobe un peu plus, comme un ours polaire avant l'hiver. On lui reproche quelque chose à l'ours avec ses bourrelets qui sautent quand il court, et ça ne l'empêche pas de courir l'ours, de vous rattraper et de vous bouffer tout cru pour rajouter un peu à sa graisse. Il me rencontrerait, il aurait de quoi faire, quoique peut-être qu'il ne me mangerait pas, reconnaissant en ma grosseur une sœur. C'est joli

© Claude Cordier - 2013

comme rime sœur et grosseur et ça me va bien, alors foutez moi la paix si ma paix c'est d'aimer manger ce qui me plaît.

Sylvain

Rue des Hortensia, place des Aulnes, chemin des Cyprès, rue Victor Beausse (un jardinier), passage des Noisetiers, rue des Maraîchers, cité des fleurs, impasse des Genévriers, voie des Saules, chemin des nèfles, stop, on arrête là. Je suis allergique au pollen, j'ai pas choisi d'aller habiter cette banlieue ouvrière pour me trouver entouré de verdure. J'aurai dû me méfier, les pavillons en meulière n'augurait rien de bon, qui dit pavillon dit bout de jardin où chacun met un point d'honneur à faire pousser quelque chose du genre végétal.

Mais j'habite une cité de béton et le comble est que l'office des HLM a décidé récemment de privilégier les espaces verts, on dirait qu'ils attendaient ma venue pour mettre le paquet sur le sujet, avant c'était pierraille et gravillons. Depuis mon emménagement, je les ai vu débarquer avec leur tombereaux de terre enrichie, leurs plants tout verts, leurs racines, leurs graines grasses à souhait, leurs bosquets surgis de nulle part, leurs buis indécrottables, leurs thuyas prolifiques, leurs pâquerettes omniprésentes. A quand le champs de maïs entre les poteaux de basket, les tournesols sur chaque balcon ?

Le comble ce fut mon voisin de palier qui dans l'ascenseur qui sent l'engrais de chez Truffaut, l'air jovial et content de lui m'asséna cette vérité insurmontable pour un ennemi de la verdure : « Moi monsieur, j'ai réussi à faire pousser des potimarrons sur mon balcon au cinquième. »

Et bien qu'il les fasse pousser ses potimarrons et qu'il s'étouffe avec !

© Claude Cordier - 2013

Geneviève

Alors là vraiment ces gens sont lourds ! Si j'avais su que je devais atterrir dans une famille aussi comment dire ? Aussi bête, non ce n'est pas le mot, aussi abêtie, aussi béotienne, autant imbue de la culture ambiante, j'aurai renâclé à me réincarner. Mais, je vous le dis, on ne vous demande pas votre avis et on vous projette dans une maison peuplée de n'importe quoi. Soit disant que cela a été calculé en fonction de vos actions passées, je me demande ce que j'ai fait pour devoir subir ces gens. A mon avis tous les bébés ont la même réaction, voyez leur tête à la naissance, sont-ils ébahis de bonheur de rencontrer leurs géniteurs ? Ils ont l'air renfrogné de celui qui n'a pas demandé cela et ne voit pas comment en changer. Tous sont ainsi. Tous se souviennent de leur vie passée qui leur paraît toujours bien meilleure que la future même si elle fut terrible, tant la nouveauté fait peur. Et puis, le passé s'estompe, ils se font une raison et se mettent même à sourire aux visages familiers. Autant s'accoutumer à ce qui devra être plutôt que de se révolter.

Moi, Geneviève je fus de celles qui se révoltèrent, une sorte de Jeanne d'Arc de la pouponnière, je hurlais dès que mes géniteurs passaient la porte, on pensa à des problèmes intestinaux, mais je ne daignais afficher aucune diarrhée, je hurlais un point c'est tout. D'horreur, de dégoût.

Lui, Adalbert avait trop lu Groddeck et faisait des efforts désespérés pour ne pas être cuirassé comme le sont la plupart des mâles dans nos sociétés hiérarchisées, elle avait lu Groddeck mais l'avait mis sur le compte de lui en interprétant à la ligne ses déséquilibres intestinaux et ses maux de têtes. Elle n'était jamais malade, Groddeck ne pouvait rien

© Claude Cordier - 2013

pour elle, l'affiche de sa bonne santé démontrait son équilibre mental. Il m'a bien emmerdé ce Groddeck avec sa psychosomatie, il y a des tas de gens totalement givrés qui n'ont pas le moindre symptôme de maladie, et qui toutefois font bien chier leur entourage par un comportement asocial critique non répertorié dans les annales médicopsychiatriques.

Moi Geneviève, j'ai tant hurlé dans ma petite enfance que le parfait Adalbert et son épouse, Louise la soumise, m'ont la plupart du temps confiée à la garde de personnes payées pour supporter les cris des chieurs. Mais, ce ne fut pas le cas, dès qu'Ernestine, dix neuf ans, cheveux roux, livre d'images sous le bras, passa la porte de la maison, je me tus pour écouter, bouche béé, les histoires de sa mémoire. Ernestine d'origine juive, connaissant la Bible par cœur et me transmettait son enseignement en arrangeant quelque peu les textes sacrés. J'acquis ainsi un bonne connaissance du milieu sémite, Mésopotamie incluse, et ne fis pas toute une histoire quand on évoqua le fait que le petit Jésus qui était comme moi une sorte de paria, fut sacrifié sur l'autel du n'importe quoi, tant le n'importe quoi appartient à tous les peuples, en gros c'est ce qui est le mieux partagé dans ce monde injuste.

Et puis Ernestine partit en Israel pour son troisième cycle et fut remplacée par Bastien . Lui, il me quittait à deux heures du matin pour aller taguer alentour, revenait vers cinq heures fourbus, les mains sales, je ne caftais pas, faisais l'endormie, il me réveillait d'un bisou reconnaissant et se couchait à mes côtés. Mes géniteurs le trouvaient là et s'en félicitaient comme on félicite un gardien de prison.

Bastien m'enseigna l'art de la rue et quand je pus marcher et que mes parents continuaient de divaguer toute la nuit, il me trimbalait sur son dos le long de la petite ceinture, et me montrait les lieux propices aux

© Claude Cordier - 2013

tags puis me mettant une bombe dans la main me disait « Vas-y, jette la » et d'une main maladroite j'écrivais Geneviève à la bombe rose sur le parapet. Les flics plus tard n'en revinrent pas qu'on ait pu taguer un prénom aussi ringard et n'y crurent pas.

Au total, je les ai peu fréquenté mes géniteurs bourges, d'autant que vers mes huit ans ils se sont foutus en l'air, tous les deux grillés, sur une route du Var, comme des ploucs de Tropéziens. Alors, on m'a confié à ma tante Zaza qui est totalement givrée, fume de la ganja qu'elle fait pousser dans ses placards avec des ultra violets, est super marrante et déjantée, institutrice à la retraite dans trois ans de surcroît, une barge qui me va très bien car n'étant pas ma génitrice elle n'attend rien de moi et me laisse pousser comme l'herbe folle. Je ne suis pas prête à mourir, je suis bien dans la fumée calmante et la soupe au potiron maison. Voyez comme partie de la haine on peut aboutir à la paix.

© Claude Cordier - 2013

Paul

Je suis petit, tout petit, on me voit à peine, serais-je transparent ? Même le marchand de glace avec ses clochettes ne s'est pas arrêté quand j'ai levé le bras. Il doit y avoir quelque chose qui cloche dans la vision que les autres ont de moi. Je le sens bien à la maison, ma mère se comporte comme une femme en deuil, pleurniche sur elle même et les voisines en rajoutent. Et mon père qui de temps en temps me jette un œil, cet œil est désapprobateur. Comme s'il me liquidait d'un coup. Sans que j'en sache la raison. Alors qui suis-je donc moi qui ai l'impression d'exister et

qui n'existe pour personne ? Je n'ai que trois ans et tout un chacun fait mine de m'ignorer. Jusqu'où cela va-t-il aller ? Devrais-je hermiter dans la cave pour ne pas les perturber ? Et pourquoi serais-je si gentil de m'effacer sans aucune raison officielle ? Qu'ont-ils ces humains à rejeter leur progéniture ? Suis-je bien leur progéniture ? Qui sait quand il naît de qui il provient et qui l'acceptera ? Heureusement que je suis propre et que je ne dépends plus de personne pour ne pas puer. J'ai entendu qu'en Afrique les bébés restaient collés au sein de leur mère jusqu'à cinq ans, imaginez mon cas, sans aucune possibilité d'avoir recours aux petits pots. J'ai vite appris à ouvrir le réfrigérateur, comme le chat Mia le faisait, en tirant sur le caoutchouc de la porte de toutes ses forces, sans cet apprentissage je serais mort de faim. Ils partaient plus de deux jours en fin de semaine, me laissant avec Mia, comme si ce pauvre carnassier pouvait m'être d'aucune utilité. Il était tout aussi frustré que moi qui avec mes petits moyens ne pouvait lui dispenser autant de câlin qu'un adulte de bonne constitution. Les chats ne sont intéressés par les humains que pour leurs mains caressantes et leur capacité à dispenser la nourriture, pour le reste ils auraient affaire à un robot ils n'y verraient que du feu. Je ne veux pas faire du mauvais esprit, mais les chats sont très très intéressés. Mia essaya avec moi d'obtenir ce genre de câlin humain-félidé commun dans les foyers humains, mais comme on ne m'y avait pas accoutumé, moi non plus, comme un ours mal léché, je ne savais pas comment me comporter en l'occurrence et j'avais plus tendance à balancer des baffes qu'à accepter les caresses. Mia et moi fîmes équipe, il avait bien compris qu'il ne fallait pas trop attendre de ces bipèdes adultes qui n'étaient là que les trente six du mois et qui lors de leurs rapides passages passaient leur temps à se lamenter ou à faire l'amour toute porte close. Je l'aidais à ouvrir les boites de nourriture pour chat, à saupoudrer la levure qui lui fait un si beau poil dont j'étais fier

© Claude Cordier - 2013

autant qu'il était fière de ma taille qui s'accroissait de jour en jour. Je peux le dire, je fus élevé par un chat que j'élevai en retour ayant à peu près le même âge lors de notre rencontre.

Quand vint le moment pour moi d'intégrer la société des humains en rentrant à l'école, je les vis venir avec une sorte d'idiote de baby sitter appelée Guenièvre, inscrite en doctorat de troisième cycle de paléontologie, qui devait m'accompagner le matin à l'école des petits et venir me rechercher le soir. Mia la regarda de travers. De toute évidence elle avait plus pratiqué les pitt bulls que les siamois et leur délicatesse proverbiale. Mia et moi fîmes front jusqu'à ce que la teutonne quitte la place prétextant des problèmes de famille. Nous nous retrouvâmes enfin seuls et bien accompagnés.

Rachel

Alors, c'était un soir où ils m'avaient laissée toute seule pour aller voir un film pour grands. Elle, ma mère était un peu hésitante, mais lui, avait dit que son copain Gilbert allait venir me garder et qu'il n'y avait rien à craindre. Elle est un peu chétive, comme il dit, alors il ne faut pas trop la soucier, se plaindre, jérémier et toutes ces choses que font les enfants dont les mères ne sont pas chétives, des fois que ça la ferait mourir sur place ou tousser ou pire.

Le copain du beau père est arrivé avec un paquet de chips et du pop corn pour occuper la télé, comme il dit. Et une fois les parents partis, nous nous sommes assis sur le canapé du salon avec les chips et le pop corn, comme au Ciné-cité.

Le film Godzilla était distrayant, pas autant que le dessin animé, mais bien. Gilbert parlait peu en mangeant, puis quand les bébés de Godzilla

© Claude Cordier - 2013

ont commencé à bouffer les petits humains, il s'est mis à genoux devant moi et en me regardant dans les yeux m'a dit très gentiment qu'il voulait me montrer quelque chose. J'ai dit « quoi ? » Il m'a indiqué son index tout droit comme un I et m'a demandé de baisser ma culotte. Il m'y a un peu aidé, car je me sentais, comment dire paralysée, sans être terrifiée comme quelqu'un qui fait une chose sans la comprendre. Il a mouillé son index dans sa bouche et l'a passé entre mes cuisses, en haut, je n'ai pas eu mal, cela me faisait bizarre, mais pas mal, je ne voyais pas pourquoi entre le pop corn et Godzilla il voulait faire cela en l'absence des parents, qu'est-ce que ça lui apportait ? Il goûtait son doigt et recommençait. Comme on trempe une cuillère dans la glace à la vanille. Ca me chatouillait un peu et je le lui dis. Il répondit que c'était chouette que cela m'excite. M'excite ? Ca m'excitait pas, il comprenait rien ce vieux con avec son doigt mouillé, ça m'agaçait même. Je m'étais déjà touchée là, mais, je ne ressentais pas la même chose. Il commençait à m'énerver d'autant que j'avais du mal à suivre le film avec sa grosse tête devant la mienne. Je me renfermais et me mis en ronchonnant à sucer mon pouce. Alors, ce fut comme une sorte de déclic, il me proposa autre chose à sucer, un truc sorti de son pantalon, qui puait, gros comme ça, et je refusais de la tête en tenant mon pouce serré dans ma bouche pour pas qu'on me force à l'ouvrir pour autre chose. Il s'énervait, je me débattais, me levais, remontais ma culotte et lui dis que j'allais hurler s'il ne rangeait pas son arme.

C'est vrai, depuis quand on fait garder des enfants par des mecs armés ? Même ami de la famille, enfin de la famille, d'un copain de la famille, vu que le beau père n'est ni beau ni père.

Le père a foutu le camp quand j'avais trois mois, y pouvait pas payer les couches, les couches c'est cher de nos jours, avant y paraît que comme dans le désert les petits y faisaient pipi caca par terre et on ramassait

© Claude Cordier - 2013

comme on ramasse les crottes du chien, mais maintenant c'est plus possible, y faut mettre des couches fabriquées et vendues en super marché comme le lait qui sort plus de la vache. Et bientôt y faudra en mettre aux chiens et y'aura plus que les riches qui en auront des chiens tellement ça reviendra cher.

Maman s'est consolée du déficit paternel avec plusieurs messieurs, pas des dames malheureusement, moi j'aurais préféré, à cause du foot et des bières, et des slips qui traînent et du papier à cabinet qui manque et de la vaisselle pas faite et des coups de gueulantes, ça les femmes elles savent pas y faire, en général elles sont propres et discrètes, mais je ne connais pas trop de femmes non plus, en dehors de Gisèle la maîtresse, des voisines, et des copines de maman les sœurs Ibrahim qui nous apportent le couscous le vendredi. Les plus vieilles sont soit à l'étranger soit à l'hôpital, ou bien elles sont fâchées, les vieilles ça se fâche facilement. Surtout dans notre culture, les gens ils aiment à discuter, discuter de tout et de rien et ça tourne au cornichon, alors on se voit plus pendant quelques temps puis on se rabiboche lors du mariage de la nièce ou de la bar-mitsva du cousin ou de la mort de l'oncle Dimitri.

L'actuel beau père n'est pas plus mal que les autres, plus rangeurs, même un peu maniaque, d'ailleurs y fait le nettoyage de la cuisine qu'il dit régulièrement qu'elle est immonde.

Immonde, ça c'est un mot très fort, j'aurais dû lui dire au copain Gilbert qu'avec son index il était immonde. J'ai juste eu le réflexe de lui balancer mes deux pieds dans les roustons et il s'est mis à hurler en se roulant par terre. La voisine, Madame Jarmusch, a frappé à la porte en croyant probablement que l'on m'égorgeait. Je suis allée ouvrir, je ne lui ai pas dit que le môsieur qui se roulait sur le tapis était un sale vicelard dégueulasse violeur de la pire espèce, des fois les adultes y comprennent pas ce que ces mots veulent dire dans la bouche

© Claude Cordier - 2013

encombrée par un pouce d'une gamine de sept ans, des fois les adultes, mêmes les femmes, y sont bouchés sur le sujet. Y faut leur apporter des preuves, du sang, des traces, des études médicales, des traumatisme comme y disent, des rapports de flic tapés à la machine.

J'ai connu un petit garçon qui a dû rester quatre ans sans dire un mot avant qu'on comprenne qu'une saleté de vicieux lui avait fait un truc pas accepté. Les parents comprenaient rien à ses dessins qui étaient pourtant clairs avec du sang et des couteaux partout, et disaient de lui qu'il était tautiste pour des raisons inconnues, vu qu'eux les parents étaient parfaits, comme tous les parents le croient.

Et tout le monde de compatir au malheur de ces pauvres parents avec leur tautiste.

Mais Madame Jarmush elle m'a comprise, elle m'a trouvée bizarre avec mon pouce et ma culotte mal remontée, elle a viré le Gilbert et sa braguette ouverte à la porte et m'a fait prendre un bain avec un canard jaune, comme font toutes les gentilles mamans pour bien vous laver, le canard jaune aide à la propreté. Et je sais que le lendemain elle a tout raconté en les houspillant à mes entreteneurs, que c'était une honte de faire prendre des risques pareils à une gamine sans défense etc.

A mon avis le Gilbert il est pas prêt de revenir avec son pop corn et Godzilla non plus.

© Claude Cordier - 2013

Marie Madeleine

Elle a, au bas mot, cinquante ans, elle n'espère plus grand chose, le genre avenir idyllique et tout ce qu'on peut espérer à vingt ans et désespérer à trente. La seule chose qui la fait chialer ce sont les rebuffades de ses rejetons qui ont passé l'adolescence et tout en

continuant de trouver normal de pomper maman au niveau fric se permettent d'avoir leurs humeurs Et ça les humeurs, Marie Madeleine ne les supporte pas, alors elle pleure, comme une gourde de mère. Comme si ses pleurs pouvaient laver la honte de constater qu'après tant d'années de dévouement, les rejetons vous traitent comme moins que rien.

Tant le reste du monde est intéressant, bien sûr, bien plus que cette conne de mère qui malgré tous ses efforts n'est rien qu'une conne de mère. Tout en faisant abstraction de ce que Marie Madeleine peut être en dehors du fait d'être une mère, un peintre, un écrivain, un penseur, une personne à part entière qui a des relations enrichissantes avec des gens de cette terre, pas un zombie, un être à part entière. Mais ça les rejetons mettront du temps à le percevoir tant ils sont obnubilés par leur propre personnalité en devenir. Et pendant ce temps Marie Madeleine se demande si elle doit tirer un trait sur sa progéniture qu'elle a pourtant désirée, et retourner à ses pinceaux et à ses chats qui ne lui en demandent pas tant et lui en donnent tellement.

Gustave

A quarante ans il avait coupé les ponts avec la famille. Vous voyez ce que cela implique couper les ponts. C'est comme miner les arrières, poser des charges sous les piles puis passer le pont et se foutre du reste, c'est décisif et rédhibitoire. Pourquoi Gustave l'avait-il fait ?

Son père Auguste était affilié au Grand Orient de France rue Cadet, et par légitime obéissance il s'y était laissé amener, comme un veau qu'il était. La pensée franc maçonnique ne lui allant pas comme un gant, vu ses pensées libertaires qu'il refoula soudainement. Mais tant qu'Auguste vivrait il fallait correspondre à ce qu'Auguste signifiait dans la société

© Claude Cordier - 2013

française, alors Gustave suivit le train. Le train des compromissions, des passe droits, des invitations, des discours, des honneurs honorifiques, des décorations, des réceptions où il lui fallait paraître en bonne compagnie d'une jeune femme cultivée, attractive, libérée.

Alors à quarante ans voyant venir la sainte mort il coupa les ponts, les plastiqua comme un vulgaire terroriste, Auguste n'était pas encore enterré, mais cela ne devait point tarder tant son cancer du poumon avançait, et Gustave comptait les jours, les médecins en auguraient peu, mais Gustave comptait quand même. Sa mère, Germaine, ne voyait rien venir, obsédée par ses plantations et sa cuisinière Hortense qui en faisait de belle. Le genre à se laisser trousser par le livreur sur la table de la cuisine, Germaine trouvait cela dégoûtant à cause des épluchures.

Les patronnes du XIXè avaient une sainte idée de l'hygiène qui ne pouvait mélanger sexe et pommes de terre.

Au décès d'Auguste, Gustave refusa tout, tout net, la présence à la messe, le garde à vous devant le cercueil, la poignée de terre dans la fosse, la convocation chez le notaire, l'héritage, tout et même les pleurs.

Il fit son sac à dos en n'emportant que la couverture râpée de l'oncle qui en était revenu de la grande guerre, s'embarqua sur un cargo et débarqua aux Bermudes où il se perdit pour la famille et pour la France dans le triangle du même nom.

© Claude Cordier - 2013

Le petit Jean Guy

Il naquit petit, Jean Guy, et le resta toute sa vie. Une vie heureuse au demeurant, des parents aimants, un papa, René, ingénieur à la RATP, une mère Julie, légèrement foldingue mais capable d'assumer sa fonction d'attachée de presse dans un musée parisien, les deux très aimants et attentifs au petit Jean Guy. Jean, pour l'arrière grand père mort en 15 à Verdun, Guy pour l'amant de la mère de Julie, déporté en 44 à Mathausen. Le père René n'a rien objecté, qui pourrait contredire en quoi que ce soit la mémoire d'un déporté mort en camp, hein qui ? Cette sinistre hérédité pesa lourd dans le devenir de Jean Guy, il mangeait peu, très peu en souvenir de Guy et faisait beaucoup d'exercices physiques en hommage à Jean, réputé pour prendre tous les matins une douche glacée après ses cent pompes quotidiennes.

Grâce à ce régime, il resta petit, ce qui lui apporta une certaine indulgence des professeurs et autres adultes et des baffes des copains plus grands que lui et qui savaient ne rien risquer d'une éventuelle riposte. Les filles non plus ne lui faisaient pas de cadeau, gentilles et compatissantes dans les rapports amicaux mais franchement garces dès qu'il faisait mine de s'intéresser à la chose. Il fut affublé de toutes sortes de sobriquets dont je vous épargne la liste, qui attaquant son orgueil aiguisèrent son envie de réussite. Il étudia long et fort. Passa des concours, des oraux où toujours les examinateurs compatissants le regardaient avec bienveillance, sa petite tête semblait capable de contenir mille choses de mille genres, mais il se spécialisa dans l'antique quand il entrevit la statue de l'empereur Claude qui n'avait rien d'un titan.

Au lieu de s'élever en taille, il s'éleva en culture, si bien qu'ayant acquis ses galons de commissaire priseur une grande étude l'embaucha et

© Claude Cordier - 2013

depuis il trône régulièrement à trois mètres au dessus de la foule, assis sur un haut siège confortable, en salle des ventes, brandissant son marteau comme un étendard.

© Claude Cordier - 2013

Popaul

Qui c'est Popaul ? J'en sais rien moi, je l'ai pas croisé, ça doit être un gonze à Henriette.

Pourquoi ça serait un gonze à Henriette ce Popaul ?

Parce qu'il est pas clair, tous les gonzes d'Henriette sont pas clairs.

Ah bon, et Henriette comment elle les gère ces gonzes pas clairs ?

J'sais pas moi, elle leur attribue d'autres noms, et elle fait avec.

Et si moi je croise Henriette et que je lui dis que je m'appelle Jean-René, qu'est-ce qu'elle fait la meuf dans ce cas ?

Elle dit que t'es un plouc et elle passe à autre chose.

Mais Popaul, il s'insinue partout où Henriette tisse sa toile, et il fait merveille, car Popaul c'est un faiseur de merveilles. Il triche. La réalité pour lui c'est de la merde et il fait avec. Et Henriette est la première spectatrice idiote du théâtre, mais il y en d'autres et pas des moindres. Popaul il vous transforme un bouquet de glaïeuls en tour Eiffel, et lycée de Versailles.

Popaul, il vous magnifie un feuilleton télé en vous le racontant à l'envers. Il se drape dans la nappe jaune de la cuisine et chante Médée sur l'air des lampions. Il fait le mort, au point qu'on appelle la concierge qui appelle le Samu, qui ne se dérange plus.

Et Henriette elle en a jamais assez des facéties de Popaul, même de sa mort, elle s'en lasse pas, c'est une spectatrice, une vraie, comme les clientes du Théâtre ce soir d'avant l'Amérique.

C'est comme ça qu'il la garde, scotchée à sa devanture, les yeux et les oreilles fixées sur son engeance, Popaul c'est un doué de la fascination, un magicien de l'esbroufe, au point qu'un soir tellement fascinée par les facéties de Popaul, elle laissa brûler le gratin de pâtes, et bien Popaul récupéra l'affaire et en fit un collier de nouilles, pas moins, comme à la maternelle pour la fête des momans et Henriette en pleura d'émotion.

© Claude Cordier - 2013

Jérémie

Alors vraiment son prénom lui allait bien à celui là, car dans le genre revendicateur il faisait dans le grandiose. J'aurais dit qu'il se répandait en jérémiades de tous ordres comme un spécialiste met l'accent sur ce qu'il connaît. Jérémie c'était toujours du « Moi je pense ceci, je ne trouve pas que cela soit cela, je trouve qu'il faudrait, que tout cela change, que rien ne va, que j'ai raison, que vous comprenez rien à rien vous autres etc. »

Jérémie, nous l'aimions bien au début, il correspondait à ce que nous recherchions nous « Le mouvement des réfractaires systématiques »,

mais bientôt il nous dépassa, il n'arrêtait pas de revendiquer alors que nous, mollement, trouvions des voies d'entente avec le pouvoir. Ce gars devenait un trublions parmi notre ordre révoltaire, un extrémiste dans notre démarche revendicatrice, le genre pas syndiqué quand il s'agit de l'être. Incapable de se faire écouter par les instances dirigeantes et peu tolérantes. Manquant totalement de la moindre diplomatie, refusant toute compromission même de bonne aloi, levant le poing pour un rien dans le couloir de la direction.

Son collègue Alphonse, devant son entêtement revendicatif, l'avait surnommé « Jérémiça », et les autres d'ajouter « encore une fois ! ». La vie est dure dans l'administration. Les coups bas pleuvent. Et les coups du haut ne préviennent pas.

Un matin, la direction des ressources humaines lui fit remettre en main propre un document lui précisant qu'il devrait se rendre à un entretien préalable. Quand un entretien est préalable ce n'est jamais bon signe, il est préalable à un coup de pied dans le derrière, à un blâme ou à une retenue sur salaire et si les choses ne s'arrangent pas à un licenciement, après bien sûr quelques entrevues cordiales mais soutenues pour obtenir un agrément qui évitera perte de temps et indemnités.

Jérémie comprit vite qu'un dossier « épais comme ça » avait été constitué à son sujet depuis belle lurette, et belle lurette c'est comme préalable, ça veut dire ce que ça veut dire. Les délégués syndicaux qui ne pouvaient pas ne pas le savoir étant donné leurs antennes branchées derrière chaque porte décisionnelle, ne lui en soufflèrent mot. Après tout, ce gars c'était un déjanté, un pas sûr, un excité, capable d'inventer une revendication à laquelle ils n'avaient pas pensé. Et ça les délégués syndicaux, qui sont de moins en moins nombreux dans les entreprises et ont bien du mérite quand on sait ce que coûte une cotisation de

© Claude Cordier - 2013

prolétaire, ça l'imagination revendicative idéaliste, ça les troue. L'augmentation annuelle, la refonte de la grille salariale, les chaussures de sécurité, ce sont des sujets sérieux, mais l'autogestion et la stricte égalité des salaires tous échelons confondus, ce n'est pas syndical, c'est même immoral et totalement passé de mode.

Jérémie se le fit entendre dire, il se présenta seul à l'entretien avec le directeur, défendit mal sa position, s'énerva, essaya de démontrer que personne ne comprenait rien à ses revendications légitimes, qu'une direction dite de gauche devrait bien au contraire soutenir son œuvre socialement imaginative, il tenta de culpabiliser l'ex maoïste soixante-huitard qui servait de directeur des RH, il n'accepta aucun compromis, claque la porte non sans avoir omis de traiter le directeur de « mal b.... », ce qui fit mouche car le pauvre vieil homme n'était probablement plus b... du tout, et s'en fut en lançant, haineux, à la tête de Madame Batavia secrétaire de direction « Et vous quand c'est qu'ils vous virent avec votre face de nonne et votre coiffure pétard ? Tous des planqués...».

On lui signifia discrètement et en recommandé son licenciement pour fautes, le dossier en regorgeait et l'insulte dernière n'était pas des moindres.

Jérémie, cessa d'un coup ses jérémiades, considérant que le monde ne les méritait pas, s'engagea dans un syndicat de travailleurs agricoles moustachus et écolos, s'acheta un troupeau avec son Codevi, et termina ses jours en engueulant ses moutons qui, bien que proliférant, n'en dirent que « mêêh ».

© Claude Cordier - 2013

Kumar

Vous voyez, tout est simple à celui qui ne voit que l'essence des choses. Je me suis installé dans une grotte de la région du Dolpo, dans le haut Himalaya, je mange des orties comme le sage poète Milarépa, je grappille quelques graines apportée par le vent, mais je sens que de jours en jours bientôt je n'aurai plus besoin de rien que de l'eau qui filtre au fond de cette grotte

Je suis bien. Devant mes yeux, l'immensité du plateau rocailleux et sec, au loin les monts sacrés inaccessibles, le toit de ce monde, si ce monde a bien un toit, car pour moi il me semble plutôt creux et les alpinistes occidentaux qui payent et suent sang et eaux pour atteindre ces sommets proches de huit milles me paraissent de joyeux loufoques qui n'ont pas perçu à temps que le creux et le plein ne sont qu'une seule et même chose. Au total tout se résume dans le bas, le bas des montagnes soit l'eau des sources qui en jaillit, le bas de nos entrailles à nous autres humains et ce qui en sort quand nous nous sustentons. Lors, moins nous mangeons moins nous éjectons, alors je place chaque jour quelques grammes de mes rares déjections sur une pierre au soleil, j'attends qu'elle se dessèche, puis je l'effrite au vent du nord et tout est consommé.

© Claude Cordier - 2013

Anasthasie

Une nuit j'ai entendu mon frère Jasper parler à haute voix dans son sommeil, il disait : « Ana rends moi ma gomme, ma gomme, rends moi ma gomme, rends la moi. »

Qu'est-ce qui lui prenait au petit frère ? Je ne lui avais pas pris sa gomme, j'en avais une à moi, avec mes initiales dessus et en aucun cas j'avais désiré posséder celle d'un autre, une gomme est un objet très personnel au même titre que la brosse à dents.

D'autant que l'était malvenu le Jasper de se plaindre qu'on lui pique ses affaires. Il faisait dans le mnésique, il avait oublié de se souvenir que quand il avait cinq ans et moi trois il m'avait chipé ma clochette en cuivre originale Chambéry, une beauté de clochette qui tintait juste et dont j'étais très fière. Comme nous campions sur la plage, nous ne portions que nos petits slips en coton sans poche, un slip avec des poches ou c'est ridicule ou cela s'appelle un short. Donc, je lui demande dans mon langage approximatif « Où l'est la cochette à Ana ? » Il me répond comme piqué par un morpion teigneux : « L'ai pas ta clochette, j'aime que les autos. »

« La toto oui, mais la cochette où l'est ? » que j'insiste en me mettant à le poursuivre. Les adultes ricanent de nous voir courir en cercle comme des sioux, d'autant qu'à chaque pas, la clochette cachée dans le petit slip du frangin tinte, les adultes donc ricanent de plus belle en m'entendant hurler : « La cochette, la cochette l'a cachée dans son slip » et l'autre menteur de répondre : « C'est même pas vrai, le bruit c'est l'auto de pompier. »

Depuis quand les autos de pompier font gling gling hein ? Depuis quand elles font plus pimpon les totos à pompiers ?

De longues années après, j'avais épousé un mari charmant au demeurant, qui parlait dans son sommeil. Par curiosité bienveillante, des fois qu'il se serait plaint d'une douleur là, d'un malaise ci, histoire d'intervenir avant le moment fatal, mais surtout par curiosité, je tentai de percevoir ce qu'il disait. Les premiers mots étaient à peu près audibles, puis le reste s'évanouissait dans une bouillie de dormeur profond. En

© Claude Cordier - 2013

général, le ton n'était pas véhément, il devait travailler en rêvant et faisait la conversation à ses collègues imaginaires sur des sujets très terre à terre. Mais une nuit, étant bien réveillée car revenant d'avoir été vérifier que les chats et les enfants étaient bien dans leur lit, comme le fait tout bonne mère qui se respecte, je l'entendis distinctement m'interpeller durement, car cela ne pouvait s'adresser qu'à moi : « Oh tu ne vas pas me reprocher de t'avoir piqué tes lunettes, tu perds tout, c'est comme le coup de la clochette avec ton frère, je comprends qu'il ne te l'ai jamais pardonné.... »

Non mais, de quoi il se mêlait celui-là de rêver à ma propre enfance ? Alors en me retournant la tête sur l'oreiller je lui assénai : « Eh bien puisque c'est ça, je ne te rendrai pas ta gomme ! » Il ne répondit pas et nous dormîmes tranquilles.

Agatha

C'est quoi c't'embrouille ? J'travaille six mois chez Carrefour, je m'a fais lourder vu que mes accointances leur plaisaient pas côté Claye Souilly. Je m'inscris au chomdu, je touche mes sous, comme c'est dû aux pauvres sans emploi, puis deux mois plus tard vl'a qu'y font chier ma maternelle en l'appelant à la maison pour savoir si je cherche du travail ou si je dors.

Je suis pas une caillera, j'ai merdé en seconde, vu que la prof principale m'encourageait soit à dégueuler en classe soit à me gerber par la fenêtre du quatrième, comme je tenais un peu à ma vie j'ai juste gerbé sur mon Lagarde et Michard et ça lui a pas plus au proviseur non plus

© Claude Cordier - 2013

qui n'appréciait pas le vomi, mais j'ai ni fait le tapin ni dealé à plus jeune que moi.

Ma mère a répondu gentiment : la petite a envoyé trente six lettres de candidature spontanée, pas une seule entreprise ne lui a répondu et les boeufs de l'ANPE n'y ont vu que du feu tant il est connu que les entreprises n'en ont rien à branler des candidatures spontanées et ne vont pas gaspiller du bon papier pour répondre à cette engeance.

Moi, ce qui m'importe c'est qu'on ne fasse pas chier ma maternelle par téléphone ou interphone interposé, je l'aime ma bonne grosse maman et elle a bien assez à faire avec Amir le ptit dernier et son fibrome le suivant, dont je me soucie vu que j'ai lu dans le Elle du médecin de quartier que ça pouvait rimer avec cancer et que cancer, pour moi et mes sœurs c'est un mot tabou qu'on a pas les moyens de soigner.

Adolphine ma cousine de Martinique m'a parlé d'un mal, la blennorragie, qui se guérissait en son temps, mais Adolphine a cinquante ans et je n'ai pas confiance dans la médecine actuelle qui n'est même pas martiniquaise. Un jour j'ai donné mon sang à l'hôpital, ça m'a pris comme ça une poussée généreuse, ils m'ont écrit pour me dire que mon sang présentait des traces de paludisme, moi qui n'ai pas été plus loin au delà de Barbès, peut être Joinville le pont quand il fait beau, alors le palu, il me vient d'où, de mes origines ? C'est de la ségrégation ça, du délit de sale race ! Je ne donnerai plus mon sang dans ces conditions même contre un sandwich jambon beurre.

Et l'palu j'vais l'refiler à tous les gonzes qui me font chier parce que j'suis pas classe et aux bœufs de l'ANPE. Mais, au fait, comment ça s'attrape c't'engeance ?

© Claude Cordier - 2013

Julie Mathilde

C'est très bizarre, j'ai appuyé sur le bouton du grille pain pour toaster mes tartines à sept heures et demi ce matin et j'ai entendu distinctement le grille pain me dire : « Ca suffit, je fais un break, je n'assume plus, d'ailleurs je n'ai pas choisi ma fonction j'aurais voulu être un sèche linge alors débrouillez vous avec vos tartines, je m'en bats l'oeil, je suis out. »

Cette révolte du grille pain tant utilisé a déclenché en moi un flot de révolte sournoise et refoulée. J'ai répété ses paroles mot pour mot, tout haut, hormis le sèche linge et les tartines tout concordait, moi j'aurai voulu être un créatif pas un exécutant. Ca a fait un effet terrible au bureau, d'autant que j'y étais depuis six mois stagiaire bonne à tout mais payée pour rien. Je sors avec bac plus quatre d'une école de publicité et ces merdeux formés sur le tas mais en des temps où les créatifs étaient des artistes, n'ont pour seule fonction que de m'utiliser à leur bénéfice et de me reléguer au rang de pourvoyeur de café machine quand ils parlent de choses sérieuses. Au moins j'aurai pu vivre pire, comme je ne suis pas tellement canon selon les critères des magazines féminins, les mâles me foutent une paix royale mais en échange de mes faibles qualités de substance bandante je dois pourvoir à leurs carences imaginatives. La campagne sur le petit pot au soja c'est moi, pas Fulbert dont les chevilles ont gonflé quand on l'a félicité pour cette idée géniale de l'ours en peluche vomissant le yaourt naturel et se délectant du pot au soja. J'ai bien essayé à ce moment là d'obtenir un petit dividende, on m'a jetée, surtout Fulbert, qui me regardait de côté, et le grands patron Daniel Finenbrouck qui me répéta ce qu'il serine dix fois par jours à ses employés : faites vos preuves ma petite, on verra après. Vos preuves ?

L'opportunité arriva sous la forme d'un distributeur qui voulait faire la promotion de ses sèches linges, alors je leur sortis mon scénario et la

© Claude Cordier - 2013

réplique du grille pain révolté, le vieux écroulé de rire faillit mouiller le fauteuil Knoll, il était le seul, les autres me regardaient avec un drôle d'air, mais comme le client riait, ils n'osaient rien dire. On emporta le marché, Fulbert fulminait.

Le problème est que depuis ce jour, tous mes appareils culinaires ou autres, ont suivi l'exemple subversif du grille pain, même le sèche linge qui revendique la fonction de fer à repasser, et l'allume gaz celle de calculette solaire. Ca devient le bazar chez moi, et franchement, franchement, ce genre de truc en pub on ne peut l'exploiter qu'une fois, quoique...

Cora

Comment je fais à l'école quand on me demande le nom de mon popa et de ma moman ? Je dis Albert et Georges, et ces cons de merdeux rigolent.

Papa Albert m'avait prévenu, si on te pose la question tu réponds la stricte vérité et si les autres rigolent comme des niais tu poursuis comme si de rien n'était. Georges et moi on t'a adoptée toute petite, on t'a torchée et nourrie comme les meilleurs mamans, on a fait le maximum, tu n'a pas à avoir honte que je ne sois pas un transsexuel déclaré pour déjouer les roueries de la société patriarcale.

Cora n'a pas tout compris au discours calme et direct de son papa Albert, elle est retournée dans la chambre où maman Georges se démaquillait et lui a fait un gros câlin des genoux, comme on peut le faire quand notre taille ne nous permet pas autre chose. Et maman Georges a soulevé Cora bien au dessus du lavabo et lui a fait deux gros bisous sur les joues en lui disant qu'il l'aimait plus que tout.

© Claude Cordier - 2013

Alors, pense Cora, ces deux là qui m'aiment plus que tout, ce sont mes parents, oui ou merde ? Et s'ils ne le sont pas question cellules, ils le sont bien plus question affection.

En plus mon popa et ma maman sont des artistes qui font des trucs que des tas de gens n'aiment pas. C'est là que j'ai compris que la vie d'artiste c'était bien plus difficile que celle de fonctionnaire, y'avait pas d'heure et ils en prenaient plein la tronche quand ce qu'ils présentaient au monde (mais était-ce bien le monde ?) ne plaisait pas. Alors je les récupérais dans un triste état, du genre : rien ne vaut la peine de rien, sauf toi Cora

Et retournant à leur atelier, au milieu de leurs couleurs, moi à six ans je savais que j'étais là unique à voir passer le siècle aux côtés de ceux qui font le monde, et je souriais en m'endormant ce qui les calmait pour un temps.

© Claude Cordier - 2013

Omar

« Eh la mémère ! Tu descends ? »

La femme, la cinquantaine un peu trépassée se retourne, dévisage le garçon, 11 ans, casquette à l'envers, lunettes noires. Elle ne bouge pas. Il faut dire qu'elle entrave le passage vers la sortie du wagon. Le gamin est un peu mal élevé mais pas au point de la bousculer ou de lui administrer un coup de pied dans le tibia, alors il la fixe et répète moins fort : « Vous descendez ? »

La femme le toise et répond : « Si je veux ! »

« Si elle veut ? » pense Omar, « Elle est ouf cette meuf, elle a pas pris ses hormones, elle a l'ossature qui se dépiaute. Faut que j'sorte, j'vais

quand même pas demander de l'aide aux autres gonzes du train, j'aurais l'air d'un naze. »

« Comment ça si vous voulez ? » demande-t-il.

« Il faut me le demander poliment, alors j'envisagerai si je veux bien vous laisser passer jeune homme. »

« Qu'est-ce que j'fais ? » rumine le gamin, « Je la massacre ? Je lui crache à la gueule, ta race parfumée, va te faire défriser chez Sadam. Si je lui en mets une, elle est foutu de me la rendre cette tordue avec son air criminel, elle va pas hésiter et les autres bourges vont la soutenir. On défend pas les gosses de nos jours, on les trouve louches, des à priori, et là à voir la tête qu'ils me font tous, ils l'ont l'à priori et gros. »

« Pourriez-vous me laisser descendre à la prochaine, siouplaît ma bonne dame ? »

« Là, c'est mieux. » puis en bougeant son embonpoint « Faites donc jeune homme et bonne journée ! »

Le garçon sort.

La femme se retourne souriante et dit à la cantonade : « Ces jeunes il faut tout leur réapprendre ! »

« Oh ça c'est bien vrai ! » ajoute la cantonade satisfaite.

Demain, Omar prendra le bus pour voir si les grosses pétasses vieillissantes y font aussi la morale pour pas un rond. Des fois que ce soit contagieux.

© Claude Cordier - 2013

Gisèle

Par amour, Gisèle avait tout toléré de Roger, par amour et dévotion tant elle le trouvait beau, racé, intelligent. Elle connaissait sa profession,

zoologue, c'est sérieux, au moins bac plus six, ça ne mène pas à l'ANPE, mais est-ce que cela implique de faire de son huis un zoo ?
Comment font les autres scientifiques de la même spécialité ? Tous à la ferme ?
Au début, il se contenta de consacrer une pièce aux différents ratons, gerbilles, écureuils, lézards qu'il conservait dans des cages confortables, puis il les lâcha de temps en temps dans la maison.
Gisèle ne pipa mot, ramassant déjections et laissant faire.
Puis ce fut au tour des mammifères de taille moyenne d'entrer en lisse, macaques, ocelots, ragondins, castors, puma même, bien qu'apprivoisés car élevés au biberon, Gisèle n'était pas rassurée et l'odeur, elle ne vous dit pas l'odeur !
Elle savait pourquoi il s'entourait d'animaux et ne fréquentait personne d'autres en dehors de son équipe scientifique qui avait tous, soit des faces de babouins, soit des gueules de raies, sans vouloir être caustique. Il trouvait la race humaine laide, il avait pour cette raison refusé de se reproduire, faisait l'amour dans l'obscurité et évitant tant faire se peut de poser un regard sur Gisèle qui pourtant n'était pas un laideron, loin de là. Il s'entourait d'objets représentant des animaux, sculptures, peintures, photos et même une tapisserie très tarte au point de croix que lui avait offert sa tante et qui représentait des biches au sous bois, un sommet du bon goût.
Le comble fut le jour où il revint avec Joselito « Je te présente Joselito, c'est un lama, il vient vivre avec nous. »
Un lama, pourquoi pas un tibétain ? Non, un vrai, avec le crachoir, les yeux glauques, les longs cils, la queue balayeuse, les oreilles orientables, joli d'ailleurs.
Gisèle alla pleurer à la cuisine et revint. Joselito couché sur le tapis du salon ruminait de gauche à droite, le mari assis à ses côtés lui

© Claude Cordier - 2013

commentait un reportage sur les phoques moines qui passait à la télévision.

Elle dit, mais ne hurla point : « C'est le lama ou moi ? »

Il se retourna, très calme et répondit : « Le lama, au revoir Gisèle ! »

Gisèle cracha à la gueule du lama et s'en fut.

Au cours de notre vie des choix doivent s'opérer de manière radicale, demandez à Saint François d'Assise, il vous expliquera par petits oiseaux interposés, que rien ne vaut la peine de rien et que Roger est un fieffé enfoiré.

Dugludu et Diglidi

- On dirait que j'srais Dugludu et toi Diglidi.

- Oui, on dirait.

- Moi Dugludu j'parlerais avec des « u » et toi avec des « i ».

- Oui, des « i », des « i » comme pipi.

- Moi, je dirai pupu.

- C'est moins rigili pupu.

- Oui, mais c'est la ruglu, je suis Dugludu donc je dis pupu. Je dirai aussu : Dugludu est un gentul garçu, l'a pas fait pupu à la culutte.

- Et Diglidi l'est une gitille fille pisqu'elle a pas fit pipi à la culitte.

- Quilitte !

- Quilitte, si ti vis, Dugludu.

- Dugludu est le meillure gru frure, vu que Diglidi l'est une sure plutu chuante.

- Chiante ? Diglidi ?

- Tu fus pas attentiu, t'es la sure chuante, même chuantu, si tu vus.

© Claude Cordier - 2013

- Diglidi, pas chianti, Diglidi gitille fille, gitille sire, Diglidi vi pleuri, Mimi ! Mimi ! Dugludu pas gentul fréu, Mimi !

La mère entre.

« Mimi ? Qui est-ce ? Le chat s'appelle Ursule. Qu'est-ce que tu as Camille ? Jean René t'a battue ? Jean René, pourquoi ta sœur pleure-t-elle ? »

- Chère mère, vous connaissez Camille, elle prend la mouche pour trois fois rien, nous étions simplement en divergence sur un certain point de vocabulaire, rien de bien grave rassurez vous et retournez à votre ouvrage le cœur léger.

- Bon, soyez sages les enfants.

Une fois seuls, Camille s'adressant à son frère : Diglidi a ti dit merdi, enculi di fréri !

Marie Gertrude

- Marie Gertrude ?

- Oui Madame.

- Marie Gertrude, pensez à appeler Monsieur le curé pour savoir quand il tourne.

- Il tourne ?

- Oui, à quelle date sera la messe à Sainte Procule, vous savez c'est une fois sur cinq.

- Oui Madame, j'y penserai.

- Ah Marie Gertrude !

- Oui.

- Pendant que vous le tiendrez, demandez donc au père Wilhem si ses parents étaient protestants.

© Claude Cordier - 2013

- Je n’oserai pas Madame, une telle question !
- Enfin Marie Gertrude, il n’est pas injurieux d’avoir eu des ancêtres protestants.
- C’est pas ça, mais je ne vois pas comment aborder le sujet juste après la question sur la date de la prochaine messe à Sainte Procule.
- C’est vrai Marie Gertrude, je lui poserai la question moi même après la messe. En ces temps de jubilé il faut renforcer l’oecuménisme, quelques petites questions marquent l’intérêt que l’on porte aux étrangers, n’est-ce pas Marie Gertrude ?
- C’est égal madame, j’y ai pensé aussi, j’ai pas mis de saindoux dans le pâté de tête destiné au voisin maghrébin.
- Marie Gertrude du pâté de tête ? Est-ce bien oecuménique ?

Claude

Il y a des jours où faut rien me demander, même, l’heure, faut rien me demander, tant la vie me paraît lourde, alors l’heure ! Chaque seconde pèse comme une enclume qui tomberait dans une auge à cochons. Je n’ai rien contre les cochons, mais contre le temps valeur enclume, j’ai beaucoup à ronchonner ? Je suis peintre et en ce moment ce que je peins c’est bon juste à se torcher avec ? Sauf que la toile de lin personne n’en voudrait pour cet usage. Alors ma peinture n’est même pas bonne à ça, et ça c’est pas grand chose. Quand je songe au phare d’Alexandrie sous les eaux, avec ses belles statues, ses pierres taillées, ses colonnes bouffées par les mollusques. Je voudrais bien que les mollusques d’Alexandrie rongent mon frein, au moins j’intéresserai les archéologues. Chacun de mes coups de pinceaux se perdent dans les

© Claude Cordier - 2013

abysses de l'art moderne. Qui cela peut-il intéresser ces images précises de lieux désertiques, d'animaux incohérents placés là comme au hasard, d'humains nus, rétrécis, sans références, perdus.

Mais, monsieur, votre peinture est extrêmement déprimante, faudrait voir à vous recycler, à faire dans le genre installation gaillarde.

C'est quoi ça ?

Et bien vous occupez un espace avec différentes choses, surtout pas peintes, l'art de chevalet est périmé, vous ajoutez un magnétoscope et un écran qui repasse les mêmes images de manière ininterrompue, images illisibles de préférence, enfin si vous voulez faire dans le lisible faites dans le sexuel c'est mieux. Vous pouvez ajouter des animaux en cage qui crèveront le temps de l'exposition et diffuseront une certaine odeur bien vue des critiques. Récupérez tout ce que vous pouvez autour de vous, mais n'en mettez pas trop. Le trop nuit à tout. L'art doit être parlant mais pas bavard.

Le soir du vernissage arrangez vous pour être saoul et forcez vous à vomir devant les caméras, je sais, si plusieurs chaînes se présentent les unes après les autres, ce sera un peu difficile. Consultez votre médecin pour pouvoir absorber le vomitif à intervalle régulier et efficace. La presse vous en saura gré.

Et ma peinture d'avant ?

Oubliez la. Pensez moderne, le contemporain est dépassé, l'avenir est à l'éphémère, à l'invendable, à l'inquantifiable, alors allégez vous, vomissez votre culture que Diable !

Axel

© Claude Cordier - 2013

Axel avait hérité de ce prénom immonde parce que sa mère dans les années quatre vingt quinze en pinçait pour le leader d'un groupe de hard rock. Le groupe, sous l'emprise dévorante de la drogue avait périclité, mais Axel devait, bon an mal an, porter ce prénom maudit à consonance de produit lessiviel.

En outre, son père ne jurait que par les voitures japonaises, Axel trouvait que tout cela n'avait rien à faire avec son éducation qui nonobstant se passait à Paris dans le quartier Bastille. Sauf, qu'un soir, un triste soir son père s'abîma lui et sa voiture japonaise dans un fossé et en mourut sur le coup. Comme quoi certains véhicules vous accompagnent sûrement jusqu'au dernier jour sans rechigner. Une américaine l'aurait laissé en morceaux mais vivant juste pour qu'il ait le temps de dire que certes il avait roulé bourré mais que le moteur Ford, lui, n'avait rien à se reprocher.

Axel se retrouva seul avec sa maman qu'il aimait beaucoup, beaucoup comme les petits garçons aiment leur maman affectueuse et généreuse, surtout quand il n'existe plus de rival sous la forme d'un papa que le petit garçon devrait aimer ou tout au moins respecter en tant que géniteur. Sachez que les petits garçons n'en ont cure de savoir que le papa a une quelconque action dans sa naissance, tant le petit garçon s'en réfère aux hommes préhistoriques qui ont mis bien des siècles avant de constater que l'accouplement avait un quelconque rapport avec la naissance. Il leur fallu pour cela observer le comportement des animaux d'élevage et pendant longtemps l'animal n'était pas élevé mais chassé, alors imaginez le mystère !

La maman d'Axel n'avait pas touché grand chose à la mort de son cher mari, en plus de son travail de secrétaire à la mairie, pour arrondir ses fins de mois difficiles, elle accepta la frappe de documents, thèses d'étudiants de troisième cycle dont la syntaxe douteuse et souvent

© Claude Cordier - 2013

pompeuse l'agaçait, manuscrits de jeunes retraités qui désoeuvrés entreprennent la rédaction de leur biographie en pensant que cela pourra intéresser certains, tout et n'importe quoi du moment qu'on la payait à la page.

Axel voyait tout le jour et une partie de la nuit sa maman penchée sur le labeur c'est à dire son clavier d'ordinateur. Ils ne pouvaient même pas converser allègrement comme on le fait en cousant ou en faisant la vaisselle, elle devait rester concentrée, ne pas être distraite, ne pas perdre de temps car le temps c'est des sous et que tout coûte cher surtout Axel. Axel et ses vêtements recouvrant ce corps qui grandit trop vite, Axel et ses jouets dont la mode change selon le rythme de programmation des feuilletons télévisés, Axel dont les petits bobos, les fortes fièvres amènent à déplacer fréquemment le médecin et ses frais de dépassement d'honoraires non remboursés.

La maman d'Axel, épuisée, se mit à déprimer sec. Le médecin de famille lui prescrivit une ordonnance type nouvelle cuisine, qui lui permettait de travailler et le jour et la nuit puisqu'elle ne dormait plus ou si peu. Le jour scotchée à son siège de fonctionnaire, les yeux dans le vague, tel un robot elle remplissait à l'aveuglette les documents officiels.

Malheureusement, M. Branchu son supérieur qui passait par hasard un œil par dessus le verre dépoli du comptoir, constata que le livret de famille où elle notait la naissance du petit Rafouin André était constellé de traces de Typex. Il s'empourpra, demanda à voir les grands registres qui eux aussi avaient tout d'une prairie par hiver neigeux. Les parents tout à l'émotion de l'aventure ne bronchaient jamais, même si des taches blanchâtres et des fautes d'orthographes à hurler ne font pas bon effet dans un document somme toute officiel.

© Claude Cordier - 2013

On mit la maman d'Axel en arrêt maladie prolongé, où elle put dormir jour et nuit pendant qu'Axel délinqua, racketta, deala et se drogua tout comme celui qui avait inspiré son prénom.

Laetitia

J'habite rue de l'Orillon à Belville, j'ai suivi l'école en Zep Super avec profs super sympas, supers sorties culturelles illimitées, activités théâtrales over super comme sur la 3 et tout et tout. Ils avaient bien dit qu'il fallait encourager l'écrit mais que la culture orale était tout aussi respectée. J'ai même vu une pièce où y'avait des types qui attendaient un autre, qui n'est jamais venu, mais ils l'attendaient quand même tous les soirs à ce qu'il paraît.. Peut-être qu'il était dehors à la sortie des artistes, qu'il n'avait pas pigé qu'il devait lui aussi monter sur scène pour dire un truc.Vu le dialogue des autres, ce truc n'aurait pas été non plus très indispensable.

C'est la Zep, on n'est pas trop nombreux en classe, ça vaut mieux parce que le peu qu'on est, on est super agités. Du genre à monter sur les tables, lancer des trucs mâchés sur le tableau et tout ça qui fait rigoler dans les chaumières. Ce qui fait moins rire c'est la délinquance, ça fait même peur des fois surtout quand elle prend la forme de Jamel et son cutter. Jamel, sous prétexte de stylisme, comme il dit, découpe les vêtements des filles sans leur proposer un devis. Les filles, elles aiment pas trop, surtout que de retour à la maison, c'est elles qui prennent : « Mais qu'est-ce t'as fait à ta doudoune, l'est tout déchirée ? T'es qu'une souillon... » et même pire, déchirée c'est peu dire, plutôt

© Claude Cordier - 2013

lacérée, une jupe H et M devient une jupette de soldat romain comme dans le dessin animé.

Le directeur qui est pourtant très cool a décidé de déplacer Jamel le jour où sous prétexte de design, il s'en est pris aux collants et aux chaussettes et que ça a saigné.

Les filles de retour à la maison se faisaient encore sonner les cloches : « Mais qu'est-ce t'as fait à ta jambe, t'es toute amochée et t'as taché tes Nike, si c'est pas malheureux des Nike tout juste tombées du camion. »

Quand Jamel est parti en déplacement, on a été tranquille quelques mois jusqu'à ce que Fabrice se pointe. Fabrice, sa spécialité c'était l'art conceptuel qu'il disait. Son père artiste dans un squat rue de du Faubourg du Temple, lui avait appris et montré la chose en exposant des tas, de cailloux, de boîtes en fer, de bouillasse, de déchets puants et ça plaisait aux gens de l'art, qu'il disait. Fabrice appliquait son art conceptuel en collant du chewing gum bien mâché dans tous les orifices de ses petits camarades, oreilles, narines, un peu de force, car pas grand monde accepte ce genre d'art appliqué à lui même. Quand monsieur le directeur a entendu Nadja hurler dans les toilettes et raconter que Jamel avait essayé de mettre son chewing là où vraiment faut pas l'envisager, le directeur a dit que « l'art conceptuel quand il s'apparente au viol n'est plus tolérable » et il a déplacé Fabrice.

J'arrête là, je passerai sur l'arrivée de Morgan et sa canne à pêche. Tout ça pour vous dire que l'école Zep c'est vraiment super, on ne s'y ennuie pas une minute et les activités artistiques y sont très variées.

© Claude Cordier - 2013

Big Loulou

« Où l'est Big Loulou ? Où l'est pati ? »

« Oh ça va, arrête de parler comme un mioche, tu vas bientôt avoir quarante cinq ans, c'est plus que l'âge de raison. »

C'est sa mère, Apauline, qui sermonne Louis aujourd'hui comme hier et probablement comme demain, car Big Loulou ne progresse pas vraiment. Quoique à quarante ans, il a tout à coup cessé de se balancer d'un pied sur l'autre, comme un pendule et s'est tenu bien raide face aux autres sans plus essayer de les enlacer violemment comme il le faisait auparavant. Il a un certain humour Big Loulou, quand il croise des personnes en couple il les appelle Minérale et Naturelle, c'est une forme d'humour non ?

Mais Apauline, elle, ne goûte pas ce genre de plaisanterie, elle en a soupé du retard mental de son grand Louis, elle aimerait mieux qu'il soit enfin devenu adulte, marié, casé, travailleur avec enfants dans pavillon de banlieue accessible par RER. La norme qui rend joyeuse n'importe quelle mère qui se respecte. Elle n'est pas du genre à trouver original de se déplacer dans les transports en commun avec un grand benêt qui chante la Traviata en agitant un hochet. S'il lui arrive quelque chose à elle, qui n'est pas éternelle, avec ses varices qui n'augurent rien de bon question circulation foireuse, ses bouffées de chaleur après l'âge, qui supportera Louis et sa dinguerie qui l'empêche de se coltiner la vie, le travail, le devoir comme un homme de son âge.

Tout cela, Apauline le lui a dit un soir qu'elle n'en pouvait plus de le voir sautiller sur les carreaux bicolores du sol de la cuisine. Lui, sans le faire remarquer l'a entendue et la menace a fait son chemin sous son crâne rasé.

© Claude Cordier - 2013

Comme il n'aurait pas supporté de la voir partir la première, il est parti, loin ? Ailleurs. Là où l'on peut se serrer dans les bras fort sans s'écraser, là où l'âge n'a plus de sens. Il a sauté dans la rivière qui coule sous le pont de Joinville. Il n'y avait pas de canard cette nuit là pour témoigner que Big Loulou n'avait pas sa bouée et a coulé comme une pierre en faisant des petites bulles.

Apauline se remit de la vision grotesque du corps gonflé qu'on lui demanda de reconnaître avec commisération, elle se remit de la disparition de sa progéniture agaçante, elle se remit de sa solitude, elle se remit si bien qu'elle prit des cours de tango et convola avec un jeunot madrilène qui militait pour l'avortement thérapeutique.

Comme quoi il n'y a plus de parents...

Marion

J'suis pas méchante, même s'ils disent que je suis jetée. C'est quoi jetée ? Vers quoi ? J'ai juste un peu de mal à voir le bien où qu'il puisse se trouver, comme si j'étais maudite, vu que mon enfance n'a pas été claire et quand on ne fait pas clair on pense obscur et le sombre envahit votre vie.

Je sens bien qu'ils me regardent comme une bête curieuse, un animal genre batracien, de ceux que les mammifères méprisent car la peau dit tout. Et pourtant même maigre ma peau a encore des petits poils tout comme eux qui se lavent et sentent bon.

Je me suis fait un petit trou sous le bac évier de la cuisine, le rat Arthur me visite régulièrement au cas où mon ordinaire serait mieux que le sien, les chattes m'ignorent, les félidés sont conventionnels, vous êtes soit ceci ou cela, mais pas les deux, alors vous n'existez pas et ne

© Claude Cordier - 2013

comptez pas sur nous pour vous nourrir, vous qui déteniez toutes les ficelles de la bonne éducation et de la bonne bouffe et qui avez tout foutu à la poubelle comme une ingrate.

Oui, je suis ingrate, même si je ne suis pas méchante. J'aurai pu faire sauter la maternelle, j'avais le matériel et le savoir, imaginez faire sauter une maternelle c'est inique. Alors au nom de l'inique j'ai remisé mes explosifs par de vers moi.

Mais il y avait des voyeurs, instructeurs, détermineurs, dans le secteur, qui ont saisi l'opportunité d'utiliser mes capacités et mes répulsions à mauvais escients, et me l'ont fait comprendre en prenant en otage le rat Arthur qui pour eux a peu de valeur .

C'est étrange comment ils ont pu calculer que j'allais craquer à cause d'un raton, ils ont du longtemps pratiquer les déviants de toute espèce, ils ont tablé alors sur mon attachement à ce malotru de rat pour m'obliger à collaborer à leur inique solution terminale.

© Claude Cordier - 2013

Savitri

Josette et Marcel avaient vingt ans dans les années soixante dix, ils s'étaient connu « on the road », le sac au dos, le chilum à la main et le sourire aux lèvres sur la route entre Patan et Kathmandu. De retour à Paris, ils firent ce qu'il fallait pour devenir tous deux professeurs, l'un d'art plastique, l'autre de philosophie.

Savitri naquit quand ils eurent la trentaine entre les livres, les tankas, les châles pashmina et baignée dans l'odeur de l'encens. Ils n'eurent pas trop de difficulté à faire admettre Savitri comme premier prénom lors de l'enregistrement à la mairie, ils avaient arboré leurs passeports couverts

de visa pour l'Inde et le Népal, lui avait montré sa thèse sur le Prajnaparamita shastra, elle avait filé quelques recettes de tandoori à la préposée ravie et tous les deux avaient accepté d'adopter Germaine, en référence à la grand mère, en deuxième prénom.

Et Savitri devint Savitri. Elle comprit très vite que des questions lui seraient posées sur ses origine, son teint était très pâle et ses cheveux blonds et raides, elle répondait avec une certaine candeur que son prénom était hindou et qu'elle l'était elle même par transmission mentale. Les autres enfants, n'y comprenant rien, n'insistaient pas. D'ailleurs, souvent les petits entre eux ne font aucune difficulté à accepter les prénoms les plus étranges tant qu'ils ne sont pas ridicules. A aucun moment de sa vie elle ne mentionna son deuxième prénom de peur de faire glousser dans les cours. Et pourtant cette grand mère Germaine l'intriguait.

Elle entreprit à dix huit ans quelques recherches dans les albums de photos jaunies, les boîtes au trésors que l'on se passe de mère en fille au point qu'on ne comprend plus rien à la signification des objets en question. Elle questionna sa mère, sa tante Audrey qui détestait sa sœur mais détenait de ce fait les souvenirs les plus vils de son existence.

Germaine mourut vieille fille ; mais non vierge, à 75 ans d'une embolie fulgurante à la suite d'un voyage aventureux en contrée lointaine.

Audrey montra à Savitri ce qu'il restait de ce périple, objets cachés dans un sac tissé main en laine de yack : des instruments cultuels bouddhistes, un vajra et une clochette en argent sculpté, des petits sachets de tissu contenant des poudres diverses, un demi crâne de bébé, un lourd pendentif incrusté de turquoises et de corail, détenant un parchemin roulé couvert d'écriture tibétaine, un os, une petite pelote de laine rêche et un bol à thé en bois tourné dont l'intérieur était recouvert

© Claude Cordier - 2013

d’argent.

Elle ne trouva aucune photo de Germaine au Tibet, aucune lettre mentionnant ce voyage. Pourtant elle s’y rendit plusieurs fois, cette folle disait sa sœur, par la Chine ou par la route du Népal qui coûta tant de vies, à dos de mulet ou de cheval, passant des cols d’altitude.

Qu’allait donc chercher cette tordue en ces plateaux désolés ? Epinay c’est bien non ? répétait Audrey vexée surtout par la face cachée de sa sœur.

Savitri pensa alors que la tante Germaine aurait aimé son prénom et sa propension à s’isoler et à méditer.

Flavien

Ouah là là le barge du studio, il m’a gonflé, et je lui ai rétorqué un truc incendiaire, il a détalé et je me suis retrouvé out. Sans boulot, comme un con de chômeur. Moi qui suis totalement créatif, plein d’idées, débordant, un cyclone d’idées et ces cons de vouloir me maîtriser et me mettre en carte.

Au retour à la maison j’ai eu le trip maman paniquée devant mon incapacité à trouver un boulot. Le terme boulot s’apparente à la notion de travail con payé au Smic et récupéré par les Assedic, question statistique. Si vous voulez faire chier le système, continuez à galérer et n’accepter aucun job en dessous de vos capacités, ni aucune formation qui dénature les comptes des statistiques.

© Claude Cordier - 2013

Geneviève

Mais ai-je encore un nom ? Je ne me souviens plus comment maman m'appelait, à l'hôpital ils ont dit que je me nommais Geneviève Aubrun, maman m'appelait autrement mais comment ? je n'arrive pas à mettre deux trois souvenirs bout à bout. Comme si je n'avais pas vécu avant, mais avant quoi ?

Ce que la dame juge m'a demandé de raconter et qui m'était sorti de la tête. Elle était pourtant gentille cette dame, elle m'avait apporté du thé sucré, très sucré comme je l'aimais avant, et je l'ai tout rendu sur la moquette du bureau. J'étais très gênée, mais vraiment je ne pouvais rien absorber par la bouche ou ailleurs, j'étais gavée. Qu'est-ce que le monde m'avait donc fait ? C'est ce qu'elle demandait gentiment la dame en essuyant ma vomissure sur la moquette.

J'arrivais à rien, mes plus récents souvenirs se limitaient à la fête d'Halloween, où je portais un costume de « Scream » comme des tas d'autres gosses de mon quartier qui banalisent l'horreur pour en avoir moins peur.

Et puis maman a assisté à une de mes séances de thérapie, et elle s'est mise à pleurer, elle parlait de sang, de blessure, de torture, je ne savais pas qu'elle avait souffert pendant la guerre, mais quelle guerre ?

La dame a dit que cette guerre ne la concernait pas et qu'il fallait qu'elle l'abandonne à sa fille. C'est qui sa fille ?

Alors maman a pleuré de plus belle et elle a maudit Dieu et toutes les autres engeances dirigeantes, elle a imploré l'aide des Elohims pour ma libération.

Libération de quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ma maman à être peinée ainsi à mon sujet ?

Si je pouvais me souvenir de cette nuit en costume.

© Claude Cordier - 2013

Quelques jours plus tard on m'a convoquée au poste de police, sur le siège à mes côtés se tenait un gars plutôt mignon, le vieux disait qu'il avait avoué ce qu'il m'avait fait, mais qu'est-ce qu'il m'avait fait ce gars mignon ?

Maman pleurait dans son mouchoir, et moi j'avais l'air con à ne me souvenir de rien. Comme d'habitude même en ces instants cruciaux j'étais nulle et inexistante.

Alors je tombais dans les bras de maman en pleurant et le juge décida de ce qui devrait être.

Influenza ou Ils sont là à m'écouter respirer

Je le vois bien, ils sont là à l'affût, épiant, drogués de besoin d'information, inquiets, fouillant le dessous de mon matelas, l'armoire de toilette, mes tiroirs.

Même s'ils ne laissant pas de trace, je sais qu'ils y sont passés. J'entends leurs murmures derrière ma porte. Leur complicité souffrante et solidaire. Guettant la moindre information auprès des copines en visite et le dénie discret de celles-ci gênées de ne pouvoir aider.

Même la nuit, je les sens sommeil en éveil, comme les antilopes en savane, attendant mon ultime appel. Leur besoin en alerte, la confirmation qu'ils sont un peu utiles a la survie de leur progéniture. Le regard de l'ourse face aux mâles destructeurs éventuels de ses petits.

Et moi qui ne sais quoi faire pour alléger leur angoisse inaudible, car devant moi, ils font front dans le domaine joyeuseté simple et goût de vivre.

Le repas sont des caricatures de rigolade, le père en rajoute en grimaces et blagues robustes, comme si l'apparence de gaieté pouvait

© Claude Cordier - 2013

générer le bonheur.

Ils ont depuis le début été parfaits, ni violents, ni obtus, à l'écoute, intelligents, patients, complaisants, cultivés. Je comprends qu'il soit dur le constat de ma volonté de non être, face à leur culture jungienne et leurs attaches religieuses.

Et si au bout du compte mes multiples tentatives de suicide ne servaient qu'à les aider à se tenir vivants. Comme si depuis ma plus tendre enfance j'avais senti en eux, la faille dépressive, et n'avait eu de cesse de les maintenir en vie à coup d'arrêt de mort, tels des condamnés qui ne rêvent que vivre une minute de plus.

Il me semble qu'à la minute où je me réussirai, ils cesseront de vivre comme posés en suspens, et s'effondreront en cendre comme si leur corps était mort depuis ma naissance et ne tenait l'apparence qu'à cause de moi.

Un lundi, j'ai absorbé plus que de coutume ce qu'Astrid me fournissait et le cœur a lâché.

Face à ma pâleur, à mon pouls inexistant, je les ai enfin senti respirer et j'ai compris que depuis ma première heure, je m'étais illusionnée, ils n'attendaient que cela, comme une délivrance, une absolution divine.

Ils n'ont pas affiché leur sourire mais leur rire interne envahissait la salle de réanimation comme un bain de jouvence et j'ai regretté d'avoir tant tardé à les libérer.

© Claude Cordier - 2013

Les autres

Zigouda

Souvenirs d'un extra terrestre planète Furtlong périmètre 36, nommé Zigouda.

Le monde terrestre est dur, je peux vous le dire, car je viens d'un tout autre horizon, où les tenants et les aboutissants ne sont pas les mêmes. Vos rapports interdépendants familiaux me sont insupportables, je ne savais que faire avec moi même, et c'était bien assez, alors comment gérer les angoisses de la grand mère ? Il y avait de quoi hurler, mais moi je n'étais pas conditionné pour exprimer mes sentiments de cette façon ou d'une autre, alors je refoulais et cela se vit. J'avais bien évidemment dû prendre une apparence humaine, ce que je fis sans difficulté grâce au Filérium 212 produit en quantité sur Furtlong et qui permet en un rien de temps de muter en ce que l'on choisit, il suffit d'avoir une photographie à copier. Mais rapidement je ne supportais plus la façon bienveillante, niaise et culpabilisante avec laquelle me traitait ma famille d'adoption.

Alors je me mis à muter à nouveau en feuilletant le magazine « Animaux sans frontière », je pris l'apparence d'un ours, un ours polaire qui plus est, à Paris, France, cela est mal venu. Mes adoptants ne surent quoi faire de moi, je n'étais certes pas agressif, mais je mangeais d'énormes quantité de viande pendant une bonne partie de l'année, en hiver j'hibernais, on me couchais dans le garage près de la chaudière sous des couvertures et je ne dérangeais plus. Mais le reste de l'année, au printemps en particulier, je pétais le feu, courais partout, frottais mon dos poilu sur tout ce qui peut gratter, sous la forme d'ours je ne refoulais plus rien. J'assumais pleinement les joies de la saine nature, chiais n'importe où, me branlais devant tout le monde et mâchouillais le tapis

© Claude Cordier - 2013

du salon. En plus, j'étais devenu très gros et un peu effrayant, je le concède.

Malgré leur grande générosité et leurs volonté tenace de garder une bonne et propre conscience, je compris qu'ils fomentaient un plan pour m'éliminer. Certes, il ne s'agissait pas de me transformer en descente de lit, ils étaient trop écolos pour cela, non ils envisageaient de me donner au zoo. J'y étais allé une fois à Vincennes sous ma forme humaine, je les avais vus mes congénères sur leurs faux iceberg en béton gris, dans l'eau sale et tiède du bassin, il y en avait un, un barge, un qui n'en pouvait plus d'être enfermé, qui allait et venait, parcourant le même espace, comme un robot, sans un cri, demeuré. Il était hors de question que je me laisse chloroformer et porter jusque là comme une chose.

Alors, un soir alors que nous étions tous vautrés devant la télévision à regarder Nosferatu le vampire, version muette, je plaçais mon gros corps poilu d'ours devant le petit écran, ils n'eurent pas le temps de protester car ils se mirent tous à hurler d'effroi en me voyant reprendre ma forme primitive d'habitant de la planète Furtlong, soit une boule ronde et brillante pourvues de milliers de tentacules roses aux bouts desquels pointait un œil protubérant.

De ma bouche discrète comme une fente je leurs assénais : « Ici Zigouda, originaire de la planète Furtlong périmètre 36, je vous sais gré de la patience que vous avez manifesté à mon égard jusqu'à ce jour mais ne peux tolérer vos projets de me mettre en cage, je compte donc dorénavant vous imposer le temps qu'il faudra ma présence sous ma forme originelle qui n'est pas pire qu'une autre, si l'on veut bien faire preuve d'un peu de tolérance. Le prochain bus pour Furtlong est dans deux mois et trois jours, jusqu'à cette date précise où le vaisseau se posera sur le toit, vous devrez continuer de vous occuper de moi comme

© Claude Cordier - 2013

d'un bon ours en remplaçant simplement la viande par des carottes et du lait de soja, les carottes c'est pour la vue de mes milles yeux que je dois entretenir et le soja pour ma ligne. Inutile d'informer les autorités de ma présence, vous savez que je peux changer de forme à volonté, personne ne vous croira, si vous ne voulez pas non plus finir en cage vous avez intérêt à faire dans la discrétion. Trois kilos de carottes par jour, ce n'est pas trop demander. En outre sous cette apparence, je ne dors jamais et pourrai me rendre utile en surveillant le fonctionnement du sèche linge, prévenir les cambriolages nocturnes et tout ça. »

La famille une fois remise de ses émotions, de ses cris, de ses suées, de ses battements cardiaques accélérés avec extra systoles, de sa perte intempestive de cheveux et de sa poussée d'acné, se rassit sur le canapé et tous en cœur fixant à nouveau l'écran et Nosfératu qui s'y activait sanguinairement dit d'une même voix : « Deux mois et trois jours c'est pas le mer à boire, les carottes c'est pas cher, au moins tu ne laisseras plus de poils partout ni autre chose nous l'espérons, en outre comme il faut encourager les échanges internationaux, on ne pourra pas dire que nous n'avons pas participé. »

Zigouda vit que la situation était bien en main, et sans vouloir trop abuser d'autorité changea de chaîne, les obligea à regarder « Les aristochats » trouvant le vampire par trop étrange Personne n'osa rien dire, deux mois et trois jours ce n'est pas la.....

© Claude Cordier - 2013

Anxiéra

Ils sont fous dans ce monde, je viens de la planète Taxiéra dans la galaxie 3100 et eux ils sont là sur leur petite planète à tergiverser sur l'existence du Père Noël. J'ai eu un mal fou à comprendre ce que ce bonhomme pouvait signifier pour ces autochtones qui survivaient à coup

de sandwiches et de plats surgelés. Quel rapport pouvait avoir ce bonhomme à barbe blanche habillé de rouge comme la firme Mac Donald l'avait prescrit en je ne sais plus quand, et qui resta alors que le Santa Claus d'origine n'était que de blanc vêtu. Pourriez vous, s'il vous plaît, les humains, percevoir quand le marketing vous exploite ?

Bon, je fais quoi ? Je suis au milieu de ces humains béats devant leurs prouesses technologiques qui prennent forme chez Walt Disney, où cellule de crise oblige (le 23/12/99) la direction est contrainte de recevoir la délégation syndicale majoritaire mise en grève au moment fatidique et qui demande une augmentation conséquente en fonction des charges que cause les manifestations pour le passage au millénaire.

Mais les humains n'ont pas perçu mon message subversif, ils s'en sont allés vers leurs centres commerciaux et leurs parcs de loisirs, tout organisés pour surtout ne pas accepter quoi que ce soit de nouveau dans leur univers.

Alors moi Anxiéra, comment vais-je faire pour m'intégrer à ce monde où l'on m'a portée ?

Car, je vous le dis sans animosité, ces gens sont fous. Et j'ai du mal à comprendre comment le Tout Précieux a accepté qu'ils continuent de peupler cette petite planète. Le Tout Précieux est un peu déviant parfois et nous devons accepter ces résultats qui sont affligeants : tel la reproduction par ovule et spermatozoïdes, ce qui de mon point de vue est abhérant et peu en accord avec la charte des dix qui encourage le renouveau par osmose.

Oh là là ce monde est immonde si vous saviez ce que j'y ai vu, vous hurleriez et ne cesseriez de hurler. On m'a propulsé au milieu de gens qui ne savent pas ce que vivre veut dire, alors comment puis-je m'y intégrer tant ces êtres nous sont étrangers. J'avais l'ordre de ne pas les brusquer car ce sont des être sensitifs à l'extrême, qui pour un rien

© Claude Cordier - 2013

prennent des psychotropes : drogues, alcools, médicaments… comme s'ils ne savaient pas vivre sans aide médicamenteuse. Et vous voulez repeupler la planète avec ça ?

Grobidule de la galaxie 24 ne me l'a pas envoyé dire, je faisais du mauvais esprit, j'étais limite dissidente, je manquais de confiance et tout et tout.

Vous savez ce qu'ils m'ont fait : ils m'ont moulé sexy de manière à embobiner un pauvre gars futé mais pas très baraqué, un intello de l'informatique qui gagnait un max, et qui est tombé raide dingue de ma plastie qui est je vous l'avoue totalement artificielle. Mais les humains n'y voient que du feu tant notre technologie sur Taxiéra est au top question illusion. Alors j'ai hérité d'Albert, de sa famille, de son patronyme ringard mais exotique Lempédor, et j'ai fait avec jusqu'aux prochains ordres.

Albert trouvait en bon cartésien que mon prénom Anxiéra m'allait à merveille lorsqu'il constatait le temps que je passais à scruter le ciel avec «anxiété », sans toutefois pouvoir se l'expliquer. mais les matheux n'ont pas tout le temps besoin d'explication, parfois ils préfèrent les questions, et les questions insolubles les excitent bien plus que les résultats.

Je remplis ma mission, après huit mois, oui nous activons, je lui donnais un petit d'homme tout semblable à ses aspirations, il pouponna comme un père moderne, le brancha très tôt sur le réseau informatique sans négliger son hygiène.

Mon temps était venu, on me réclamait au central et j'en avais ma claque de feindre l'orgasme vaginal et de réussir la tarte Tatin. Je pouvais me permettre de le laisser avec sa progéniture, il en tirerait une certaine fierté : être abandonné un vingt cinq décembre, cela ferait pleurer dans les chaumières. Ce petit qu'il avait appelé Noël ne le déçut pas, il était fou comme lui et réaliste comme moi, il devint l'idéal mélange

© Claude Cordier - 2013

entre nos deux cultures. Sauf qu'il oublia vite la mienne pour ne s'intéresser qu'à celle de son éleveur.

Moi, Anxiéra issue de la planète Taxiera, galaxie 3100 ai donné vie à un cadre supérieur de la Walt Disney corporation, aussi fou que ses confrères et dépourvu de mes qualités intrinsèques et mystérieuses : l'harmonie, le calme, la tolérance, l'inaction, la paix, la sérénité, le néant.

Le Grand Précieux, devant mon étonnement, ne sut que dire : « Ainsi soit-il. » Et il s'en fut me laissant à mon anxiété.

Bilu

Je suis Bilu

C'est pas un nom chrétien, mais je m'en fous d'autant que je ne sais pas qui m'a mis au monde.

Alors Bilu ou Victor, où est la différence ?

La différence vient du fait que mon apparence ne correspond pas aux critères de la majorité de l'espèce humaine, qui est plutôt bornée et sectaire.

Je suis arrivé un matin de juillet, j'ai atterri dans un champ de maïs au Nouveau Mexique et j'ai demandé de l'aide à un vieil homme qui disait s'appeler Takishewa et qui était potier. Il m'a apporté de l'eau, mais je n'avais besoin de rien, ayant emmagasiné pour plusieurs siècles mes besoins énergétiques. Toutefois je me devais d'accepter son H2O comme un présent d'autant que dans le futur proche il devait être mon meilleur intermédiaire Ce que l'on appelle, chez nous, des go beetween. Takishewa en était un. Il ne parlait pas beaucoup de langues terriennes mais il comprenait tout ce que mon esprit évoquait. Ses ancêtres des bois, du vent et des canyons avaient dû lui enseigner notre langage universel. Je me félicitais d'être tombé sur lui et pas sur un béotien

© Claude Cordier - 2013

d'Europe. Il paraît que ces gens sont tellement imbus de leur propre culture qu'ils sont incapables d'en appréhender une autre. Je me réjouis donc de n'avoir à faire qu'au Hopi Takishewa du village d'Old Oraïbi sur la dernière mesa.

Le village paraissait assez décrépi sinon presque en ruines. Je proposais à mon hôte de le remettre en état à peu de frais, mes pouvoirs me permettant sans grand effort d'agir sur la matière. Il refusa tout net. Un caractère quasi sacré semblait attaché à ces vieux murs, c'était paraît-il le plus vieux village d'Amérique du nord qui n'avait pas cessé d'être habité depuis son origine. Les Hopis sont sédentaires et agriculteurs, ces constructions en adobe en était le symbole.

Takishewa me présenta aux autres habitants. Là, je ne peux pas dire qu'ils ne me regardèrent pas avec un drôle d'air et pourtant leur imagerie religieuse comporte des figures plutôt étranges. Même des clowns à rayures noires et blanches et d'autres couverts de boue plutôt laids. Visiblement, cette accoutumance ne les avait pas préparé à mon apparence. Soit, le contour général pourrait me faire passer pour un homo sapiens un peu fort, mais ma tête ou ce qui s'y apparente est bien trop carrée, ce qui me permet de me déplacer est plus proche du pied de champignon géant que du bipède et le reste à l'avenant. Mais le pire fut sans doute quand ils me virent m'élever à deux mètres du sol sans effort aucun, projeter des images dans le ciel sans aucun instrument que mon œil frontal, et distribuer des cadeaux divers à profusion droit sortis de ma poche ventrale. Devant mon amabilité et ma générosité, ils n'osèrent pas exprimer leur effroi mais je le vis bien, ils étaient dubitatifs. Ils me respectèrent sans trop me craindre, m'invitèrent à leurs cérémonies, je pus descendre dans la « kiva », écouter leurs chants, voir les poupées sacrées.

© Claude Cordier - 2013

Mon guide, qui avait quelques notions de science fiction, étant abonné à la revue très distrayante « Planètes lointaines », me proposa d'aller récupérer mon astronef dans le champ de maïs en contrebas du plateau et de le cacher. Car il se méfiait de la curiosité malsaine de blancs. Les blancs, ce sont les autres, ceux qui ne sont ni Hopi, ni Navajo, ni Cheyenne, ni Apache chirakawa, ni Shoshone, les bipèdes qui boivent du coca et fument des Marlboro en regardant des feuilletons bizarres à la petite fenêtre lumineuse où des femmes hurlent et pleurent et des hommes tirent sur tout ce qui bouge.

Avec quelque gêne, je lui expliquais que je n'étais pas venu dans un vaisseau mais par mon propre pied. Il dit « Ah bon » et nous réprimes le chemin de la « kiva », et là dans le profond de cette salle voûtée et souterraine je leur fis le grand jeu, comme à Las Vegas, dit un qui avait voyagé vers l'Ouest. Je projetais au milieu de la salle à côté du foyer des images de galaxies lointaines, les étoiles envahissaient la chambre obscure, des volutes de comètes traversaient l'atmosphère, je faisais pleuvoir des grains de maïs, je projetais l'apparence de toutes les créatures les plus bizarres peuplant l'univers, Gromix de Bolgure, Piroutes de Milgar, et l'affreux Plexidre de Xirok qui les terrifia quelques peu jusqu'à ce qu'ils comprennent que j'étais le seul maître de ces apparitions. C'était mieux que la télé en prime time.

Je pris tant goût aux galettes de maïs bleu que je restais, moi et mon pied. Hôte inutile mais bien vu, comme une sorte de kachina nouveau venu d'ailleurs mais propicieux et qu'il ne faut pas céder au village voisin. Ils gardèrent le secret jusqu'à ma mort, ou plutôt la paralysie de mon pied qui entraîna la dilution de mon essence et mon retour vers les limbes de ma galaxie d'origine. Et là, je le vis d'en haut quand je m'élevais, ils gardèrent le pied de Bilu bien au chaud dans la « kiva », à l'abris des regards indiscrets et créèrent un nouveau kachina à mon

© Claude Cordier - 2013

image, quelques plumes en plus, le costume est superbe un danseur le revêt lors du Soyal, la dernière fête de l'année. Et moi Bilu, l'éphémère, je prends cela pour un véritable hommage.

Gopal

Je n'ai pas de prénom car aucun de ceux qui ont porté le mien n'ont pas été canonisés. Alors le Tout Puissant, c'est comme ça que l'on dit chez vous, nous on ne dit rien, m'a bien fait sentir que je n'étais et ne serai presque rien. Je ne le crie pas fort, mais mon nom c'est Gopal.

Oh la la, ils ont dit : tu t'es trompé de continent, Gopal c'est un prénom hindou et ici ça ne passera pas. Mais je n'ai pas de religion déclarée, je viens de la planète Xéria, où personne ne prie personne, ni idole en pierre, en bronze ou en plastique et encore moins un être que l'on ne pourrait percevoir.

Gopal, est un pur hasard. Ils ne connaissaient pas l'implication mystique de ce prénom dans la culture hindou, sinon ils ne me l'auraient pas imposé, d'autant que maintenant je suis assez mal barré.

Je me trouve dans les environs de Sarnath dans le nord de l'Inde, sur la route j'ai vu des sortes de pèlerins un peu allumés et des vieilles complètement éteintes. Je ne savais où me situer, ils l'ont fait pour moi en criant que je ressemblais à un certain Krishna, un dieu d'il y a longtemps mais qui est toujours vivant dans leurs contes. Il faut dire que la couleur bleutée de ma peau y est pour beaucoup, il y avait belle lurette que ces braves gens n'avaient pas croisé quelqu'un à la peau bleue. Comme quoi sur terre, le temps compte peu quand il est transformé en temps mystique. Je vous demande de le noter car ce phénomène peut se reproduire. Ces gens sont un peu étranges, et la vie ne vaut qu'en fonction de leurs croyances. Alors, il ne sert à rien de les

© Claude Cordier - 2013

menacer car on se trouvera toujours devant certains illuminés qui préféreront braver la mort plutôt que de renoncer à leurs croyances primaires.

Bien que je ne comprenne pas leur langue, je perçus illico qu'ils souhaitaient m'utiliser à certaines fins religieuses ce qui impliquait que je sois à leur disposition et que j'accepte de m'installer dans un de leur habitacle qu'ils nomment temple. Lieu de pierre, ni chauffé, ni équipé de l'eau courante mais largement fourni en nourriture de toutes sortes. Comme je raffole des sucreries, je me suis laissé convaincre d'autant qu'on me laisse entendre que si je reste là assis dans une sorte de niche décorée de fleurs un certain nombre d'heures par jour on m'apportera profusion de pâtisseries très sucrées comme cette culture sait bien le faire.

J'admets que pour un premier pas dans cette civilisation j'aurais pu tomber pire et je reste. Cela dure, dure je ne sais combien de temps, n'ayant aucun repère temporel, notre temps sur la planète Xéria se compte en biliouses et que je n'ai toujours pas compris le rapport entre le biliouse et la minute. Alors, j'attends et je mange. Je bois du lait, ce qui est très sain, je m'assoupis un peu à l'écoute de la répétition de leurs « mantras », personne ne me le reproche, on croit que je médite. On me lave régulièrement avec de l'eau sacrée tout en notant que je me salis peu. J'ai un système d'auto récupération des déchets qui ne pollue quasiment pas et n'émets pas d'odeur. On met cela aussi sur le compte de la divinité.

Un jour, au milieu de la foule en liesse, on m'a transporté sur une sorte de brancard à dos d'homme jusqu'à la rivière nommé Ganga et on m'y a trempé en poussant des cris, de joie j'imagine. J'ai vu des femmes s'évanouir quand j'ai essuyé mes trois yeux.

© Claude Cordier - 2013

Je me sens un peu coincé dans cette situation favorable et j'attends le rayon lumineux rose que mes compatriotes devraient m'envoyer un de ces quatre, s'ils ne m'ont pas oublié. Car sur Xéria nous souffrons tous un jour ou l'autre d'amnésie et je risque d'en payer le prix, si tant est que je me souvienne de ce qui s'est passé.

Bélébor

Je suis Bélébor, diable du troisième dessous, je vous emmerde tous, ceux du haut ceux d'en bas, je ne reconnais ni dieu ni maître, je ne crains la colère de personne, les foudres de qui que ce soit, ni dieu, ni démon ne peuvent rien contre moi car je suis Bélébor l'irascible.

Je m'introduis où cela me plaît : la messe de Noël à Bratislava, le Soyal à Oraïbi, le candomblé à San Salvador de Bahia, Holi à Jaïpur. On peut dire que tous les allumés de cette terre m'ont un jour vu en face et n'en ont pas hurlé pour autant, tant je suis adaptable sous mes multiples apparences. Je peux être doux et dur à la fois, compatissant et blasphémateur. Je contente toutes les âmes en difficultés car je n'ai pas d'idées toutes faites sur ce qui doit être ou ne pas être, le dualisme ne passera pas par moi, je suis l'exemple de la multiplicité, de la variance, de la déviance donc de la tolérance.

J'ai atterri en Australie dans une région que les blancs du cru appelle Olgas mais que le habitants anciens du lieu nomment Ktatjuta (beaucoup de têtes). Je me suis posé près d'un dôme de roche de près de 500 mètres de haut. Ce qui m'a fort étonné étant de par mes origines accoutumé à des horizons de plaines, plates et rocailleuses. En outre, je fus stupéfait par la couleur, l'intense couleur rouge des minéraux. Chez nous le rouge est symbole de mort. Comprenez que je me sente mal dans cet environnement, quoique la présence de petits reptiles me

© Claude Cordier - 2013

rassura. On m'avait bien expliqué deux cent ans plus tôt à mon départ de Brousk que j'allais devoir accepter les lieux et les êtres et ne pas causer de problèmes. Il s'agissait de m'introduire discrètement et d'observer, puis de rapporter un descriptif exhaustif et si faire se peut objectif. Rousk n'avait aucune intention de coloniser la planète bleue mais avait décidé d'un répertoire des systèmes de fonctionnements de cette galaxie. Ma formation et mes résultats aux tests me désignaient comme le plus apte. Sur Brousk, les qualités physiques ne comptent pas, nous sommes assistés de robots athlétiques et sur équipés pour toutes les tâches matérielles. Je les détenais dans ma poche de droite et le souvenir de ma mère dans la poche de gauche. Sur Brousk nous privilégions les rapports sentimentaux à tout le reste. Au total, j'avais accepté cette mission pour faire plaisir à Maman Bibu qui à la sortie de l'incubateur s'était occupée de moi et mes cent grammes de matières vivantes.

Je me mis donc à marcher et à explorer les environs, ces cailloux rougeâtres étaient vraiment impressionnants et m'inspirèrent un poème que je transmis aussitôt à Maman Bibu :

Olgas aloé Ktatjura
Formigu pira stibat
So rijuana giruti
Olgas traporas senti
Ya virubil sembiduga tché.

Elle en fut très émue et me répondit par Girondif interposé : Alla Ksark (c'est mon petit nom) viriam tchoka oumbolt, triparik sofar, grabisu, grabisu altat ultimar.

Maman Bilu trouve toujours les mots pour me remonter le moral qui n'était pas au plus haut du fait de la couleur des roches alentour. Je me décidais donc à explorer les lieux assisté de Krask, robot de 800è

© Claude Cordier - 2013

génération qui remplissait toujours ses missions avec une grande fiabilité.

Au lever du soleil suivant, je ne me sentais pas trop bien, être sur une planète à un seul soleil me perturbait, j'avais la nostalgie de nos trois astres brillants et de leurs chants par temps de pluie. Ce soleil là apparemment ne chanterait pas, il était terne et impassible, solitaire et dépressif, je devais m'en méfier. Krask me prit en main et me poussa à avancer dans le désert au delà des roches rouge et malveillantes.

Nous avançâmes longtemps, Krask me nourrissant régulièrement de Brusts salés pour ne point me laisser choir en ces lieux mentaux où le désir de destruction côtoie celui de l'oubli total.

Nous croisâmes un petit être bipède et hirsute qui en souriant nous fit un petit geste, Krask me bouscula pour me faire comprendre que ce signe était amical et qu'il était inutile que je sorte mon Schprountmok chargé. Une fois près de lui, il se pencha sur le sol de sable rouge et y dessina des motifs incompréhensibles. Je fis de même à l'aide de mon long doigt du milieu en dessinant un bonhomme avec tout ce qu'il faut, la tête, le tronc, les quatre membres et les doigts aux mains et aux pieds comme nous l'avions appris dans la classe de Madame Brichur. Tout en me souvenant que Madame Brichur était d'autant plus convaincante dans son enseignement que sa coiffure et son parfum allant avec étaient prononcés. Le petit homme hirsute n'avait ni peur de nous, ni un profond intérêt. Nous n'étions qu'un élément de la nature changeante parmi d'autres et il s'en fut son chemin comme de rien n'était. Je consignai dans mon journal que les aborigènes ne s'intéressaient pas à notre différence.

Plus tard, alors que l'herbe était devenue un peu plus drue, nous croisâmes d'autres bipèdes passablement différents du précédent. Ils sautillaient sur leurs pattes arrières, en groupe, les petits suivants les

© Claude Cordier - 2013

plus grands qui étaient parfois fort élevés, plus hauts que nous et nous nous méfiâmes. Nous constatâmes qu'ils se nourrissaient des végétaux au sol un peu comme le font les Sclipaks de nos montagnes violettes du Xabstar oriental. Ils avaient de grandes oreilles orientables comme nos Schpounts et une sorte de pochette ventrale pour les provisions. A notre approche, ils ne manifestèrent aucun intérêt comme le bipède précédent l'avait fait, au contraire ils détalèrent comme pris de panique. Je mis cette réaction sur l'apparence de Krask qui aurait le plus grand besoin d'être adoucie. Il a tout du Minotaure grec et cela nuit à sa très bonne réputation.

Je commençai à penser que le choix de notre lieu d'atterrissage n'était pas le meilleur qu'il nous faudrait repartir, les individus vivants au kilomètre carré se comptant sur les doigts de la patte. Quand nous arrivâmes dans un lieu très très construit, des bâtisses de plusieurs étages, en matériaux lourds, des gens affairés, des lumières artificielles, des bruits de machines. Au bord d'une rivière s'élevait un somptueux bâtiment en forme de système d'écoute pour individu mal entendant, une sorte de super écouteur planétaire. Je me dis que c'était de là que je pourrai envoyer mes messages vers la galaxie Criptorim 3. Krask me fit comprendre dans sa grande sagesse, que nous ne pourrions nous introduire dans ce lieu sacré sans changer d'apparence. J'acquiesçai. Nous remarquâmes deux individus en vert, nous clônâmes leur apparence illico comme nous savons si bien le faire quand l'urgence l'impose. Ainsi, nous fîmes notre entrée par une porte de service sans éveiller l'attention de quiconque, nous progressâmes vers le toit, ce qui ne fut pas chose facile l'architecte qui avait conçu cet espace n'avait pas prévu que l'on ai besoin de monter sur le toit sans difficulté. Krask glissait un peu, il n'était pas pourvu de mes ventouses, je devais le traîner, alors, tout en haut, nous nous mîmes à hurler dès que l'unique

© Claude Cordier - 2013

lune terrienne apparut, dans notre langue gutturale, qui n'a pas entendu les hurlements de Brousk ne peuvent imaginer l'impact sur les oreilles sensibles, c'est un mélange de chants grégoriens, voyez comme nous sommes universellement cultivés, de polyphonie Corse, de barrissement d'éléphant, de trompes lamaïstes, de feulement de chat en chasse et bien d'autres choses que la morale m'interdit de citer.

L'effet fut très rapide, en bas autour du bâtiment s'agglutina quantité de véhicules et de petits bipèdes qui vociféraient, s'ébrouaient, battaient des bras, paniquaient jusqu'à ce que l'arrivée de vaisseau de Brousk les fit tous taire d'un jet.

Mes confrères pulvérisèrent une forte dose de Gribure et tous s'endormirent du sommeil du juste sans souvenir aucun. Ils nous lancèrent un filin qui nous permit de remonter dans l'astronef. Je dus m'excuser du peu de résultat. On ne m'en voulut point, la rencontre avec les terriens sauteurs et porteur de poches ventrale fut fort apprécié. On ne consigna que ce contact positif et nous nous en fûmes vers d'autres aventures.

© Claude Cordier - 2013

Georgette

Oh la la c'est épouvantable cette idée d'être né de quelqu'un, moi je ne peux pas l'accepter ni l'admettre intellectuellement, c'est une idée impure, inadéquate, c'est une sorte de blasphème. Si on m'avait prévenu qu'il y aurait ce risque je n'aurais pas adhéré, j'aurai refusé tout net tant cette idée est inadmissible. Je ne veux provenir de quoi, ou de qui que ce soit, c'est une question d'éthique et je n'en démordrai pas. Et là tout à coup ils m'ont dit que je descendais, descendre c'est bien le verbe idoine, d'un certain Arthur Martin et d'une certaine Monique Siemens. Vous imaginez Arthur et Monique d'un coup, comme ça, au lever, comment voulez vous que je prenne cela Déjà c'est assez horrifiant de se savoir descendant de quelque chose, mais de Monique et d'Arthur c'est trop.

On m'a appris à gérer toutes les situations quelles qu'elles soient, alors je gère, je fais avec comme un bon petit soldat et demain soir samedi je vais me rendre à leur invitation à 19 H 30 précise et j'aurai revêtu ma tenue de fille, comme il se doit.

Bien que dans cette affaire je ne sois pas certaine d'être une fille, le document de base n'était pas clair. Il fut d'autres temps où il me fallut m'adapter, prendre la personnalité d'un ours grizzli ou d'une loutre canadienne et je m'en suis bien sorti. Alors pourquoi pas Georgette issue d'Arthur et de Monique G.

J'ai sonné à 19 H 32 au 28 rue des Prairies, on m'a ouvert, une sorte d'humanoïde féminin en robe verte, écharpe verte, sourire vert, la mère je suppose car elle m'a serré fort dans ses bras replets en m'appelant sa petite fille chérie. Puis vint le père dans le vestibule, un gros type rougeaud qui me tapota la tête en m'appelant Gueguette. C'était donc

© Claude Cordier - 2013

vrai mon prénom en ce lieu, en ce temps, en cet espace serait Georgette, dramatique.

Ils m'ont nourri, ils étaient vraiment gentils ces gens de l'autre monde, un peu lourds mais vraiment affectueux comme on n'en rencontre peu sur Xériam 5. De vrais gens, qui fument, qui pètent, qui disent « je t'aime » sans honte aucune, qui caresse le chien Norbert et câline le rat Fulbert. Je ne pouvais pas me décider à leur asséner l'épouvantable vérité intergalactique que leur rejeton ne vient pas de leur gènes, que la matrice humaine fait semblant de concevoir qu'en fait tout vient de Plaxi 50 qui implante quand bon lui semble le spermatozoïde dans l'ovule idoine dans la matrice pré-programmée. S'ils savaient que tout dépend de Plaxi, cet

enfoiré de Plaxi que nous exécrons tous autant que nous sommes, bien que nous soyons ses rejetons, comment mieux exprimer la haine du père ?

Alors l'autre le Super, nous ferma la révolte en nous faisant comprendre que la filiation n'avait aucune sorte d'importance, que ce qui comptait c'était le choix du gourou, et le gourou se choisissait soit disant librement juste avant la fin de la puberté quand les uns sont encore très fragiles et peuvent accepter n'importe quel père spirituel.

Béta / 2

J'ai pris l'autobus, c'est comme cela que l'on appelle ces transporteurs publics qui ne vont pas sous terre, j'ai introduit mon ticket, personne n'a remarqué mon apparence, je me suis assis à côté d'une sorte de genre humain dame avec robe, chaussures et un manteau qui remontait sous son cou. Il faisait froid à Paris en février 2000, et tous les passagers avaient le même air emmitouflé. Je suis content de bien comprendre le

© Claude Cordier - 2013

vocabulaire de ce monde et ainsi de mieux appréhender les besoins de ses habitants. J'ai bien perçu que la dame souffrait d'un manque cuisant de contact social, et d'un manque de moyen matériel qui aurait pu remédier à sa sensation de froid. J'en ai vu des dames dans le bus, plus vieilles, mais plus chaudement vêtues et moins grelottantes, comme quoi le couvert ici a une certaine importance. La dame m'a parlé de sa fille, Béatrice, et de son fils, Damien, tous deux évaporés. Elle en parlait comme s'ils étaient morts, arrêtés à un certain âge, puis plus rien. Or, il était évident qu'au delà de cet au delà la Béatrice et le Damien existaient bel et bien, mais en dehors de sa propre sphère. J'écoutais, et puis au bout de vingt minutes de voyage je pris la résolution d'abréger sa douleur en effaçant sa mémoire, Béatrice et Damien y compris. Je le fis, puis le regrettais, tant à ce moment là le regard de cette dame fixant la statue de Jeanne D'Arc place des Pyramides me parut vide et désespéré. Je décidais alors de ne plus jamais influer sur les souvenirs de quiconque, tant il vaut mieux pleurer sur ce qui nous est arrivé qu'espérer ce qui ne peut advenir.

Conclusion

Vous avez constaté les uns sont beaucoup plus nombreux que les autres. Reconnaissez qu'en ces temps les rencontres humaines sont plus aisées que celles avec les extra terrestres, sont-ils moins nombreux ? Nul ne le sait, mais il faut avouer qu'ils sont beaucoup plus discrets.

On m'a beaucoup reproché de ne porter attention qu'aux humains, je faisais de mon mieux, les autres étant distants, sinon réticents, malgré ma bonne mine et j'eus toutes les peines du monde à me faire accepter.

© Claude Cordier - 2013

Ils l'on si bien fait qu'à ce jour je ne me sens plus, ayant perdu mon corps, mes tripes, mes organes externes, et voyageant en leur nom, que sous une forme éthérée, ils ont trouvé très joli, joli c'est le bon terme ? mes descriptions des uns et des autres, et m'ont proposé de poursuivre bien plus loin l'étude.

Je vous parle de Tranxen 5 et je plane, bonjour la réalité, je suis là, j'écoute, ne perdons pas le contact.

Ceci n'est pas une fin en soi

© Claude Cordier - 2013